



REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

37^e ANNÉE

N° 10.

1^{er} OCTOBRE 1894.

Le 23 septembre dernier, les membres et actionnaires de la Société anonyme fondée par M. Allan Kardec, en 1869, se sont réunis en assemblée générale annuelle ordinaire, à leur siège social, 1, rue Chabanais.

En octobre, les séances du vendredi seront reprises le 26.

AU JOUR LE JOUR

Journal des Débats du 10 septembre 1894.

LE RECENSEMENT DES ESPRITS

« Au mois d'avril 1889, deux cent vingt-trois Anglaises, et cent quatre-vingt-sept Anglais entreprirent une formidable enquête sur le spiritisme. Ces inquisiteurs « intelligents et zélés » demandèrent à tous leurs amis et connaissances « s'ils avaient jamais éprouvé, par la vue, par l'ouïe ou par le toucher, des sensations surnaturelles ». L'enquête fut close en mai 1892, et le rapport général, après une élaboration de deux années, vient enfin d'être publié. C'est un rapport de cinq cents pages : le nombre des amis et connaissances interrogés a été de dix-sept mille. Sur ces dix-sept mille individus, deux mille deux cent soixante-douze ont répondu affirmativement à la question posée. Mais le haut Comité d'enquête, mû par des scrupules peut-être excessifs, n'a voulu compter que les apparitions indubitables et les spectres de toute confiance. Il en a trouvé mille six cent cinquante-deux. D'où il résulte, évidemment, qu'une personne sur dix voit des fantômes, entend des voix d'outre-tombe ou sent le contact d'êtres invisibles. Et les ardents spirites d'Angleterre ont fait aussitôt ce calcul ingénu : Notre pla-

nète porte environ un milliard d'hommes vivants ; donc cent millions d'hommes peuvent attester l'existence des esprits. Le chiffre est écrasant et l'argument sans réplique,

« On apprendra d'autres choses encore dans le rapport du haut comité. On y lit, par exemple, que la vue est celui de nos sens auquel les revenants se manifestent le plus volontiers : mille cent vingt cas sur mille six cent cinquante-deux. Ils se révèlent plus rarement à l'ouïe, trois cent quatre-vingt-huit cas, et plus rarement encore au toucher, cent quarante-quatre. La figure humaine : mille deux cent quatre-vingt-huit ; parfois ils revêtent des formes grotesques ou monstrueuses, parfois ils prennent l'apparence de vulgaires animaux. Et l'on a vu seize anges. Quatre cent vingt-trois spectres ont visité des personnes couchées en leur lit, mais parfaitement éveillées ; quatre cent trente-huit autres sont apparus dans les maisons à des gens déjà levés, et deux cent un n'ont pas craint de se montrer en plein air. Il est des peuples particulièrement familiers avec les esprits : chez les Anglais, c'est à peine si neuf personnes sur cent jouissent de cette heureuse intimité. La plupart des autres nations européennes sont mieux partagées : environ douze pour cent. Chez les Russes, on va jusqu'à quinze pour cent, et chez les Brésiliens, jusqu'à vingt-trois pour cent. Ces innombrables Brésiliens sont imprévus. Un seul genre de statistique manque à ce précieux rapport. Il ne nous dit point en quelles professions, en quelles situations sociales se recrutent les familiers de l'autre monde. *Et c'est grand dommage. Car on eût voulu savoir combien il se trouve parmi eux de savants, de négociants, de notaires, de gens de lettres — et combien de doux aliénés.* » — P. L. (*Débats*)

N. D. L. R. — *Le Journal des Débats* n'ose approuver ni improuver ; le commentaire des trois dernières lignes, que nous avons souligné (*ad valorem*), représente l'état d'âme de ses lecteurs et les opérations intellectuelles par lesquelles il est obligé de les faire passer.

Cependant, les doux aliénés dont parle le signataire de l'article, ne doivent pas être les premiers venus et les hommes considérables de l'Angleterre et des États-Unis qui ont fait cette enquête, ne se sont pas adressés à des fous, comme le donne à entendre le grave *Journal des Débats*.

La *The Society for psychical research* envoie le résultat de ses investigations à tous ses membres, au nombre de mille six cents, et non à trois cents comme l'indique les *Débats* ; cette société a mille adhérents en Angleterre, cinq cent trente aux États-Unis, cinquante en Europe, trente en d'autres pays, et tous apportent au Conseil leur contingent de recherches annuelles.

Interroger le volume (les *Proceedings*) que nous a expédié la *The Society for psychical research*, c'est trouver une foule de renseignements et de rapports remarquables, pleins de clarté, instructifs au plus haut point.

Qui signe ces rapports, qui envoie ces renseignements ? ce sont des hommes respectables, des lettrés, des princes de la science devant lesquels chacun s'incline ; et en lisant, en méditant, on conclut que nul, si ce n'est un journaliste mal renseigné, ne peut accuser cette légion d'astronomes, de linguistes, de mathématiciens, de physiciens, de chimistes, d'historiens, de naturalistes, de physiologistes, de docteurs émérites, de s'être livrés à des investigations puériles et enfantines, auprès d'êtres hallucinés, doués d'une douce aliénation mentale.

Nous voudrions bien les voir, MM. les rédacteurs des *Débats*, s'expliquer en face de personnages tels que : the right Hon. Arthur J. Balfour. — Professor W. F. Barrett, Royal college of science. — The Marquis of Bute. K T. — John R. Hollond Esq. — Richard H. Hutton, Esq. — Professor S. P. Langley. — Lord Rayleigh. F. R. S. — The Right Rev. the Bishop of Ripon. — Professor Henry Sidgwick. — Thomas Barkworth. — G. P. Bidder Q. C. — J. Milnn Bramwell M. B. — The Earl of Crawford. — William Crookes, F. R. S. — Lieut. col, J. Hartley. — Walter Leaf. litt. D. — Professor Oliver J. Lodge F. R. S. — Professor Macalister, M. D. F. R. S. — Frédéric W. H. Myers. — Franck Podmore. — Professor W. Ramsay, Ph. D. F. R. S. — Lookhart Robertson, M. M. D. — Sydney C. Scott. — Professor Henry Sidgwick. — H. Arthur Smith. — R. Pearsall Smith. — Professor J. J. Thompson. — J. Venn. D. Sc., F. R. S. — Richard Hodgson. — Edward T. Bennett. — The Right Hon. W. E. Gladstone, M. P. — Sir Frederik Leighton, Bart., P. R. A. — John Ruskin, L. L. D., D. C. L. — Alfred Russell Wallace, F. R. S. — G. F. Wats, R. A.

Ce sont là les membres du Conseil et les vice-présidents, sous la présidence du professeur William James. — Sans doute, les rédacteurs du célèbre et académique *Journal des Débats* s'inclineraient devant cet acropage, leur petite science s'éclipsant devant celle de ces célèbres chercheurs connus dans le monde entier.

Mais il y en a encore mille cinq cents hommes respectables et renommés, et nous présentons au journal qui a commis l'article *Au Jour le Jour*, les noms suivants qui méritent quelques considérations, ce semble :

Alexandre Aksakof. — Professeur A. Alexander, de Rio de Janeiro. — Professeur H. Beaunis, France. — Professeur Bernheim, Nancy. — Professeur A. P. Bowditch, États-Unis. — Professor Nicholas M. Butler, New-York. — Dr Ferré, Paris. — Professor Stanley Hall, États-Unis. — Professeur Pierre Janet, Paris. — Professeur Kovalevsky à Kharcof, Russie. — Dr A. A. Liébault, à Nancy. — Professeur Liégeois, à Nancy, — Professeur C. Lombroso, à Turin. — Haus Natge, à Berlin. — Dr F. Freiherr Goeler von Ravensbourg, à Berlin. — Professeur Ch. Richet, de Paris.

La lecture des mille six cents noms portés comme membres dans les *Proceedings of the Society for psychical research*, prouvera à tout homme libre de préjugés que s'il est facile de critiquer, il est imprudent de chercher à dénaturer le but poursuivi par tant d'hommes studieux, célèbres entre tous, et ne pourront-ils pas, en lisant les fantaisies de nos écrivains, constater notre inconséquence et notre légèreté habituelle ?

Ne penseront-ils pas, avec quelques raisons, que la jeunesse française n'est pas apte à entrer dans le domaine des études sérieuses et suivies ? que notre instruction et notre éducation en ce sens sont complètement à refaire ?

C'est un fait brutal, nos polémistes manquent en général de vrai savoir, de dignité, d'impartialité. Leur excuse, c'est qu'ils n'ont pas le temps d'étudier.

Oublions l'article qui occasionne nos remarques, et qu'on nous permette les considérations qui suivent :

Après les longues et douloureuses épreuves subies pour la cause depuis 1850, les hommes qui ont souffert constatent que leurs travaux reçoivent une sanction par le résultat des recherches consciencieuses d'autres hommes de bonne volonté, qui cherchent ce but : nous donner une croyance rationnelle en accord avec toutes nos aspirations et sans cesse perfectible.

Cela est consolant, aussi bien pour les esprits désincarnés tels qu'Allan Kardec, le baron de Guldenstubbe, Pierrart, José de Fernandez, Refugio Gonzalez, l'astronome Zöllner, et tant d'autres, que pour les lutteurs vivants.

Depuis 1850, les entités qui se sont manifestées comme Esprits, nous ont affirmé ce qui suit :

1° « Sans miracles ni dogmes, nous prouvons que l'âme éternelle est indépendante du corps, lequel est formé de substance inerte, neutre et inintelligente ;

2° « L'âme appartient à un autre état de substance, laquelle est active, intelligente, la raison même ; elle meut fatalement et logiquement ce qui a besoin d'être mû ;

3° « L'âme, après la mort du corps dont elle s'est servie pour connaître le monde extérieur, peut se communiquer aux incarnés sur la terre ; elle se manifeste souvent sous la forme fluidique, parfois à l'aide d'un corps concret qui est visible et tangible ;

4° « L'âme désincarnée n'ayant plus cinq sens pour se manifester sur la terre, se sert du corps d'un médium, intermédiaire naturel entre le monde des vivants et celui des âmes dégagées de la matière ;

5° « Pour progresser, l'âme s'incarne plusieurs fois sur la terre, ensuite dans les mondes sidéraux ; les vies successives sont un fait inéluctable, fatal et nécessaire à l'ascension des êtres vers le beau, le vrai, le juste.

6° « L'âme *responsable de ses actes* absolument possède son *libre arbitre*.

7° « Sans cette responsabilité, quelle serait sa règle morale ?

8° « Tout effort généreux serait inutile, si la responsabilité humaine était soumise à une entité partielle, capricieuse et absolue ;

9° « L'unité et la simplicité, l'ordre absolu, ordonnent la vie dans toutes ses manifestations. »

Si les recherches dont nous avons parlé plus haut, tendent à démontrer les affirmations ci-dessus, n'est-il pas logique d'estimer qu'un autre ordre depenser et d'action présidera à l'évolution sociale de l'humanité terrienne ?

Conséquemment, d'autres idées générales, plus fraternelles, ne se grefferont-elles pas dans les esprits ?

N'y aura-t-il pas, forcément, une instruction et une éducation différentes de la nôtre, mieux en accord avec le courant de ces tendances et de cette conception plus rationnelle de l'être et de ses devenir ?

Conséquemment l'ordre et la justice selon l'esprit, ne seront-ils pas la base des conceptions usuelles ?

Comme à un esprit nouveau, il faut une autre législation, cette dernière devra être en accord avec les coutumes nouvelles et mieux appropriée à d'autres mœurs.

Oui, telle religion, telles lois ; à croyances simplifiées, jurisprudence pleine de clarté, qui ne soit plus un arsenal de guerre contre le Droit.

Ce sera le règne de l'entendement sage et de la paix, où l'on ne parlera plus de dynamite, de marmite à renversement, de guerres ruineuses ; pour les aspirations les plus généreuses, s'ouvrira un nouveau cycle.

Nos économies gérées sagement, serviront désormais à développer le travail national, à nous faire de jeunes hommes amis du labeur utile, et de la vérité, serviteurs de l'esprit de justice, le seul en accord avec la raison.

Alors celui qui travaillera matériellement et intellectuellement au bien de tous sera béni.

Alors ceux qui préconiseront le farniente et ne placeront pas au-dessus de tout le bonheur de la collectivité, seront sévèrement écartés comme des non valeurs.

Alors toutes les énergies étant mises en action, il y aura du bonheur à vivre, et nous pratiquerons tous nos devoirs dans la famille, et dans la société cette famille supérieure ; nous vénérerons les vieillards, ces précurseurs dignes de tous les égards, et de tous les respects — nous aimerons les souffrants.

Exemples vivants pour la jeunesse, cette semence de l'avenir, nous auront assolé prudemment le sillon dans lequel elle doit marcher en paix.

Nous aurons fermé l'ère des compromis, des révolutions néfastes, des intrigues politiques qui les engendrent.

Nous accomplirons tous nos devoirs en ayant la conscience et la connaissance de nos droits.

Amis des réformes voulues et étudiées, nous ferons de la sociologie effective et éclairée.

Que nos lecteurs en soient convaincus, les recherches actives dans le domaine de l'inconnu par des hommes amis de la vérité, qui la veulent comme critérium scientifique, en pesant tout la balance à la main, nous conduisent à la conquête de l'esprit nouveau, que nos guides spirituels annonçaient il y a quarante-cinq ans.

Le positivisme des Comte et des Littré, le néantisme des écoles officielles nous ayant acculés à de terribles impasses, il est bon, il est logique qu'une école nouvelle nous aide à glorieusement en sortir, à l'aide de faits simples et scientifiques, qui ouvrent des voies multiples aux destinées humanitaires.

Ce sera la récompense des efforts et des souffrances endurées par les semeurs d'idées justes et fécondes ; elle fera oublier les sots propos, les condamnations à priori, les procès politico-religieux intentés à qui préconisa le mouvement spirite.

Et ce mouvement s'accroît et deviendra irrésistible, car il dérive d'une croyance raisonnée, pratique, supérieure et consolante, équitable parce qu'elle répond aux aspirations les plus généreuses.

O vous qui lisez l'anglais, demandez à la maison d'éditions à Londres, le volume de 500 pages, des *Proceedings of the Society for psychical research*, volume X, 1894 ; vous n'aurez perdu ni votre temps, ni votre argent.

Tout y est documentaire (1).

P. G. LEYMARIE.

EXPÉRIENCES DE TRANSMISSIONS TÉLEPSYCHIQUES

Mémoire de M. G. DELLIA, de BERGERAC

Toutes les personnes qui s'occupent de spiritisme, de magnétisme ou bien d'occultisme, et même celles qui, sans s'en occuper, lisent quelquefois les journaux qui traitent de ces matières, n'ignorent pas que dans quelques circonstances on a constaté des faits de transmission de pensée, d'avertissements donnés, même de messages envoyés à des distances plus ou moins grandes.

(1) Chez les éditeurs : Kegan Paul, Trench, Trübner et Cie, à Londres, 9 fr.

Sans parler des Mahatmas de l'Inde qui, affirme-t-on, peuvent sans moyens matériels communiquer entre eux à des distances très considérables, il se rencontre en Europe et en Amérique des personnes douées de certaines facultés qui leur permettent d'être en rapport avec d'autres personnes plus ou moins éloignées.

M. Stead, éditeur du journal anglais *La Revue des Revues*, a récemment donné quelques détails sur ce qu'on pourrait appeler sa correspondance psychique. Il a raconté que dans maintes occasions, prenant un crayon, sa main écrivait automatiquement des mots et des phrases donnant des nouvelles d'amis ou de parents en voyage. Souvent quand son secrétaire manquait de venir, il apprenait de cette manière les motifs de son retard ou de son absence. Une fois étant allé à la gare voisine attendre une dame qui lui avait annoncé son arrivée, il advint que le train fut en retard. Voulant en connaître la raison, il opéra comme d'habitude, et il lui fut dit à quelle station le retard s'était produit, quelle en était la cause et que le train arriverait dans quinze minutes.

En effet, le train entra en gare à l'heure annoncée et la dame qui ne connaissait pas le message reçu par M. Stead, lui raconta pourquoi elle n'était pas arrivée à l'heure; son récit confirmait entièrement ce que M. Stead avait écrit.

Une autre fois, ses fils étant en voyage en Allemagne, et lui se trouvant en Angleterre, il recevait de la même façon de leurs nouvelles et des détails sur leur voyage, détails que des lettres ultérieures confirmèrent complètement.

C'est là, il faut l'avouer, une faculté bien précieuse, mais qu'on ne rencontre que fort rarement. Aussi est-il très difficile de pouvoir répéter ces expériences, sinon à volonté, du moins de temps en temps. Aussi, tout en ne mettant pas en doute la véracité et la bonne foi des personnes en cause, le fait, par suite de manque de contrôle, ne peut toujours être scientifiquement constaté.

Il serait pourtant très important que cette constatation pût être faite, et comme le dit excellemment M. Richet, dans la lettre qu'il a écrite comme introduction à la *Revue des Sciences Psychiques* de M. le Dr Dariex, 1^{re} année, n° 1, page 2.

« Il s'agit de faire passer certains phénomènes mystérieux, insaisissables, « inconnus, dans le cadre des sciences positives. Si jusqu'à présent les « sciences dites psychiques, surnaturelles ou occultes sont restées si éloignées de la vraie science, ce n'est pas seulement à cause des prodigieuses « difficultés qui se dressent de toutes parts, c'est surtout à cause du défaut « de méthode. On s'est contenté d'attestations vagues, de témoignages dou-

« eux. On a cherché du merveilleux ; on a procédé avec foi et non par une « méthode rationnelle, terre à terre, la seule qui, malgré sa lenteur et son « humilité apparente, peut mener à quelque chose. »

Mais je m'aperçois que je n'ai pas encore fait connaître au lecteur le sujet de cet article. Il s'agit de mots et de courtes phrases qui ont pu être transmis psychiquement si je puis dire, à des distances variables, sans autre moyen de communication que la volonté et qu'une légère table à trois pieds, semblable à celle dont se servent les spirites dans les séances de typtologie.

Certes le résultat est faible, et comme importance est loin d'égaliser ce qu'a obtenu M. Stead ; mais ce qu'il a pour lui, c'est qu'il a été contrôlé de nombreuses fois, que les expériences peuvent être répétées facilement presque par tout le monde, que le contrôle en est facile, et qu'il ne faut avoir que deux à trois sujets de force moyenne.

Les transmissions n'ont guère pu être obtenues à une distance supérieure à 100 mètres, et encore il fallait pour cela la présence de notre principal sujet. Quand il était absent, nous pouvions cependant réussir d'une chambre à une autre, la porte étant fermée.

Je crois qu'avec plusieurs sujets puissants on parviendrait à accroître cette distance de 100 mètres que nous n'avons pas pu dépasser, malgré tous nos efforts et nos essais répétés. Mais ce que nous n'avons pas pu obtenir, d'autres pourront le réaliser, et c'est dans cet espoir que je livre à la publicité le résultat de nos expériences ; le procédé dont nous nous sommes servis, procédé très simple, a peut-être été employé par d'autres, mais, dans tous les cas, je ne l'ai vu indiqué nulle part.

Ceci exposé, voici le compte rendu de nos expériences.

1^{re} EXPÉRIENCE.

Le 28 janvier 1893, me trouvant à passer la soirée chez M. D... avec M. G... et d'autres personnes, on parla d'interroger la table. Je n'y tenais guère, sachant que dans les réunions un peu nombreuses, et avec des personnes peu au courant, il est rare qu'on obtienne quelque chose de bon.

Je consentis à essayer cependant.

Pendant plus d'un quart d'heure nous n'obtinmes que très peu de chose, puis le mouvement se dessina ; il devint fort, énergique, précis, et enfin, lettre par lettre, nous obtînmes quelques petites phrases, peu intéressantes en elles-mêmes, mais qui démontraient qu'une force s'exerçait en dehors de nous. — Pendant quelque temps nous continuâmes nos questions, et comme c'était toujours la même chose, je demandai si on pouvait faire épeler par la table un mot écrit par M. D..., assis à 2 ou 3 mètres de nous.

— La réponse ayant été affirmative, M. D... écrivit un mot à notre insu. La table avec précision dicta Maria (1).

Monsieur D... nous montra son papier : c'était bien ce mot qu'il avait écrit. Était-ce simplement le fait du hasard ?

Je demandai alors si on pouvait nous dire un autre mot ; M. D... en écrivit un, toujours à notre insu, et la table nous fit épeler le mot LAMPE, ce qui était encore exact.

Cela devenait intéressant, et pour la troisième fois, je demandai si on pouvait nous transmettre une phrase de quelques mots.

La réponse ayant été : oui, M. D... écrivit, toujours à notre insu, et la table nous dicta « La Libre Parole ». C'est cela, nous dit M. D..., et il nous montra son papier où se trouvaient écrits ces trois mots.

Ces trois réussites successives ne peuvent guère être mises sur le compte de coïncidences fortuites. Aucun de ceux qui se trouvaient avec moi à la table n'avait pu connaître les mots écrits par M. D..., et leur bonne foi ne fait pas de doute.

2^e EXPÉRIENCE (15 février 1893).

Cette séance a été une séance de contrôle. Chaque assistant craignant, à tort bien assurément, qu'il n'y eût entente entre la personne qui écrivait le mot à deviner et celles qui étaient à la table, n'a voulu s'en rapporter qu'à lui-même. A son tour, chacun s'est isolé et a écrit un mot hors de la vue de tous.

Successivement, et sans aucune erreur, la table a épelé les mots suivants : Vésuve, colletage, nuance, commerce, etc., et cela rapidement et avec précision.

Comme les autres, j'ai moi-même fait la transmission mentale de mon mot, qui a été parfaitement indiqué, et j'affirme absolument que ce mot, personne ne pouvait le connaître, ne l'ayant moi-même choisi que quand j'ai été seul dans mon coin.

(1) Quelques personnes demanderont peut-être comment la table pouvait dicter un mot. C'est bien simple ! On convenait que le premier coup que la table frappait avec un de ses pieds, signifiait la lettre A, le second la lettre B, le troisième la lettre C, et ainsi de suite. — Dans le cas qui nous occupe, la table après avoir frappé les lettres A, B, C, D, etc., s'arrêta à la lettre M. On inscrivit cette lettre. Puis on recommença par la lettre A, que la table frappa, et sur laquelle elle s'arrêta. — Recommencant encore par la première lettre de l'alphabet, la table s'arrêta à la lettre R, qu'on inscrivit comme les précédentes, et successivement on obtint ainsi toutes les lettres formant le mot MARIA.

C'est par ce même procédé qu'ont été épelés tous les mots transmis psychiquement, et dont il est question dans cet article.

Il est à remarquer que pendant la transmission des mots personne n'a rien senti, ni éprouvé de sensation anormale.

3^e EXPÉRIENCE (7 mars 1893).

A la séance de ce jour, outre M. D...et sa famille, étaient présents M. G...et le Dr H... La table a marché vite et bien, comme d'habitude.

Pour édifier le Dr H..., qui n'avait vu aucune transmission de mots par la table, nous avons commencé par ce genre de travail.

Hors de notre vue, le docteur a écrit un mot. La table a épelé atropine ; — ce qui était exact.

Un peu étonné, il en a écrit un second qu'il a glissé immédiatement entre les pages d'un livre fermé. La table nous a dicté le mot morphine. — C'était encore exact.

J'ai engagé alors le docteur à sortir de la chambre, à aller à la cuisine (25 mètres environ) et là étant, de penser fortement au mot qu'il voudrait que la table nous fit connaître. — On s'est écrié, disant que ça ne réussirait pas. Essayons toujours ! ai-je répondu ; et le Dr H... est sorti.

Presque aussitôt, lettre par lettre, et sans hésitation, la table nous a fait épeler le mot : vélocipèdes. M. H... est revenu, et, sans connaître le mot obtenu par nous, il a écrit le mot qu'il avait pensé, et ce mot était le même que le nôtre, savoir : « vélocipèdes », avec un s.

Le Dr H... nous a témoigné sa surprise, et comme nous lui demandions ce qu'il en pensait, il nous a répondu qu'il ne pouvait que constater le fait, et qu'il y avait peut-être là une question de suggestion mentale.

4^e EXPÉRIENCE (17 mars 1893).

Cette séance a été une séance d'essais pour les communications à distance.

Dès que la table a été en train, nous avons commencé. Tout d'abord M. D... près de la table, mais hors de notre vue, a écrit un mot. Sans hésitation, la table nous a dit éventail, — ce qui était vrai.

Recommencez, mais dans le corridor, et portes fermées, ai-je dit à M. D... Il y est allé, et la table nous a dicté fauteuil. Cette fois il y avait erreur. M. D... avait écrit encrier.

Mais il nous a expliqué qu'après avoir écrit ce mot, il n'y avait plus pensé et s'était occupé d'autre chose.

Il faut y penser, ai-je dit, et fortement, encore. Essayez de sortir de la maison, d'aller au coin de la rue voisine (20 mètres environ) et avertissez-nous quand vous serez prêt.

Cela a été fait, et la table nous a fait écrire le mot LAMPE. C'était exact, et vraiment ça devenait intéressant.

Il faut expérimenter de plus loin, ai-je dit alors. Allez devant le café voisin (100 mètres environ).

C'est bien loin, s'est-on écrié ! Cela ne fait rien, ai-je dit. On peut toujours bien essayer.

M. D... est alors sorti pour l'expérience.

J'étais à la table, avec M. G... et Mme D... Au bout d'un moment la table s'est mise en mouvement, et elle a franchement indiqué le mot mandoline. Nous doutions que ce fût le mot vraiment pensé, car la distance était grande.

Aussi avons-nous été tout heureux, quand M. D..., étant rentré, nous a dit : J'ai pensé mandoline.

Et aucun doute possible à ce sujet, car nous avions préalablement écrit ce mot, avant le retour de M. D...

Enflammé par ce beau résultat, j'ai voulu essayer quelque chose de plus fort encore.

Je vais aller au fond de la place, ai-je dit aux assistants, et de là, je tâcherai de vous faire écrire le mot que je penserai.

Je suis sorti, et arrivé là-bas (200 mètres environ), j'ai fortement pensé au mot Réaumur. — A ma rentrée, j'ai demandé si l'on avait obtenu. — Oui, m'a-t-on dit, notre mot est là écrit. Dites-nous le vôtre. Réaumur, ai-je répondu.

Et, chose étonnante, c'était bien ce mot-là que la table avait donné. Il n'y avait qu'une différence d'orthographe ; on avait obtenu Réomur, au lieu de Réaumur.

Ce résultat, selon moi, est des plus remarquables ; d'autant plus que c'est moi-même qui ai expérimenté, et je suis bien sûr que le mot à transmettre n'était connu que de moi seul.

5^e EXPÉRIENCE (25 mars 1893).

Cette séance a été moins bonne que les précédentes. Nous avons eu beaucoup d'échecs, mais aussi quelques réussites. Dès le commencement et dans la chambre même les mots n'ont pas été donnés exactement. Puis quelques autres ont été donnés sans erreur, ainsi que d'autres, du corridor.

Nous avons voulu alors essayer de plus loin. Sorti de la maison, je vais au coin de la rue, et de là je pense au mot incendie. La table donne : phonographe. Ces insuccès sont contrariants, car nous avions espéré que ça irait

de mieux en mieux. — Notre principal sujet, M. G..., nous déclare qu'il ne se sent pas disposé.

Après quelques instants de repos, nous recommençons. Cette fois, ça va mieux. Quelques mots sont exactement donnés, étant dans la chambre. M. D... sort alors, et il va au coin de la rue (20 mètres). Nous obtenons casquette. — C'était exact.

Il se rend ensuite en face du café voisin. (Plus de 100 mètres environ.) La table épelle clochette, mot encore exact.

A mon tour, je veux aussi faire une expérience. Je sors, et vais jusqu'à l'extrémité de la place qui se trouve devant la maison (200 mètres environ). De là, je pense très fortement au mot candélabre. Puis je reviens.

A mon arrivée on me montre le mot que la table avait dicté, et qui était bien candélabre, comme j'avais pensé.

Mis en goût par cette réussite, nous voulons de plus loin encore essayer de transmettre quelque chose. Je m'éloigne jusqu'à 500 mètres, mais cette fois nous n'obtenons rien.

J'arrête ici le compte rendu de nos séances, bien que par la suite nous en ayons eu d'assez nombreuses. Mais elles n'ont guère différé des premières.

Très souvent nous avons éprouvé des erreurs dans nos transmissions de mots, mais bien souvent aussi ils ont été donnés avec exactitude. On ne peut pas mettre les réussites sur le compte du hasard ; elles ont été trop nombreuses pour cela, et de plus, la table nous a donné des mots très difficiles, que nous ne connaissions même pas.

En voici quelques exemples :

Dans la soirée du 8 décembre 1893, nous expérimentions. Avec moi se trouvaient M. D..., M. G... et le Dr H... Ce dernier étant allé dans le corridor pour nous transmettre un mot, nous avons fermé la porte, et la table nous a dicté encéphalopathie diabétique, mots absolument ignorés de nous.

Nous doutions que ce fût cela, mais le docteur nous ayant montré son papier où étaient écrits ces deux mots, il n'y avait pas à douter que ce fût exact.

Huit jours plus tard (le 15 décembre) notre principal sujet M. G..., n'étant pas venu, M. D..., son jeune fils et moi nous nous sommes mis à table.

Après quelques questions insignifiantes, nous avons prié le Dr H... d'écrire un mot que nous essaierions de reproduire.

Je vais vous en donner un de difficile, a-t-il répondu, et, quittant la salle, il est allé dans le corridor.

Frappant lentement, mais avec une précision suffisante, la table nous a fait écrire le mot : spondylolisthésis. — Nous pensions être dupés, mais à notre agréable surprise, c'était cela ! Le docteur nous a montré le mot écrit d'avance par lui, nom bizarre d'une déviation du bassin, et dont nous ne soupçonnions même pas l'existence.

Maintenant, quelle conclusion à tirer de tous ces faits ? Car ce sont des faits, indépendants de toutes théories, desquelles il n'y a pas à s'occuper en ce moment.

Objectera-t-on qu'ils ne sont pas très bien constatés, et qu'il a pu y avoir entente préalable entre les personnes qui me prêtaient leur concours !

La chose n'est pas admissible, connaissant, comme je le fais, le bon vouloir et le sérieux de ces personnes-là. Puis, dans quel but, pendant une année, auraient-elles continué ces expériences ? Non ! cela ne peut pas être !

Et d'ailleurs, en supposant même que cela fût, il y a une chose dont je suis bien sûr ; ce sont les transmissions de mots que j'ai fait effectuer moi-même. Pour celles-là, il est hors de doute que les mots obtenus par mes collaborateurs étaient connus de moi seul.

Puis, comme je l'ai dit en commençant, l'expérience est facile à répéter, et je ne doute pas que des chercheurs sérieux et de force psychique très moyenne ne réussissent, avec un peu de persévérance, à obtenir des résultats analogues aux nôtres.

Certes, je reconnais qu'au point de vue pratique ces résultats sont bien modestes ; mais selon moi ils ont un mérite bien grand, c'est de prouver, *expérimentalement*, la réalité de la transmission de pensée à distance, par la seule force de la volonté.

Comment agit cette force ? Quelles sont les lois par lesquelles se fait cette transmission ? c'est ce que j'ignore absolument.

D'autres expérimentateurs les découvriront peut-être, et alors connaissant les conditions nécessaires, il deviendrait possible de diriger la pensée ou la volonté à travers l'espace, et de la faire se manifester en un point déterminé.

Nul doute qu'avec le temps on arrivera à ce résultat ! car des petites causes ont quelquefois produit de très grands effets.

La force motrice de la vapeur, qui a transformé la face du monde, avait été reconnue il y a deux mille ans par Héron d'Alexandrie, qui avait imaginé un petit jouet, « l'éolipyle », qui tournait quand on chauffait l'eau qu'il contenait.

Quelle différence de nos jours ! Il est vrai qu'il a fallu vingt siècles pour en arriver là ; et vingt siècles c'est long.

Espérons que la transmission psychique de la pensée exigera, pour sa réalisation pratique, un temps beaucoup plus court, et qu'elle aura la même bonne fortune que la découverte de Galvani, qui, à son origine, prêta à rire aux plaisants ; depuis, en un siècle à peine, elle a donné naissance aux merveilles de l'électricité.

Bergerac, le 25 juillet 1894.

J. DELIA (*banquier*).

MISTRESS WILLIAMS, LE CÉLÈBRE MÉDIUM

Cher M. Leymarie, j'ai reçu ce matin votre lettre du 15 courant, avec celle de Mme la duchesse de Pomar.

Mrs M. E. Williams, après avoir séjourné à *Lake Brady Camp-Meeting*, est actuellement au *Lake George* où elle donne des séances aux milliers de spiritualistes réunis dans ces stations d'été, si remarquables, où se trouvent des bains immenses, des hôtels, des tentes, des salles pour les orateurs et les médiums, de grands bois majestueux.

J'ai dû consulter M. Manneck, un manufacturier qui doit accompagner Mrs Williams à Paris, à Berlin, à Saint-Petersbourg ; avec le chancelier du consulat suisse, il a organisé ce voyage, et ces messieurs ont immédiatement accepté la proposition de Mme la duchesse et la vôtre, que Mrs Williams et M. Manneck iraient directement à Paris où ils seraient : soit le 10 octobre, soit le 20 ; ces messieurs vous remercient et les voyageurs disposent leurs affaires à cette fin. Les séances seront données, 129, avenue Wagram, chez Mme la duchesse de Pomar.

Je traduis en anglais votre lettre et celle de la duchesse, et je les enverrai demain, 28 août, à Mrs Williams qui en sera très satisfaite, je pense ; elle s'empressera d'y répondre immédiatement, comme elles le méritent.

Pour moi, remerciez bien Mme la duchesse de Pomar qui a bien voulu considérer ma proposition ; dites-lui bien qu'elle ne regrettera pas sa décision, car elle pourra présenter à ses amis, un médium comme on n'en a pas encore eu à Paris ; puis chez cette grande dame, les sceptiques même n'oseraient accuser de supercheries les manifestations qui y auront lieu, un hôtel ne se pouvant truquer pour de telles expériences ; Mrs William n'a pas besoin de subterfuges, puisqu'elle a le plus vif désir de démontrer une vérité à l'aide du fait expérimental.

Ci-joint la traduction d'un article concernant Mrs Williams, tiré du *Progressive Thinker* du 25 août 1894.

En plus, la traduction d'un autre article d'un savant de la ville de Détroit, qui, par la loi d'hérédité, prétend détruire les idées réincarnationnistes ; il n'est point difficile de le refuter, je pense. E. P. BLOCHE.

Note : Mme la duchesse désire avoir le nom des personnes qui assisteront aux séances.

LAKE BRADY CAMP MEETING.

Mrs M. Williams, de New-York a donné la veille de son départ du Camp, une séance vraiment unique. Comme elle voulait offrir le produit matériel de cette séance à l'association, elle désirait pouvoir y admettre le plus de monde possible.

Pour avoir toutes les places nécessaires, ses guides décidèrent que la séance auraient lieu dans « l'Auditorium », profondément enfoncé sous bois.

Un cabinet fut immédiatement improvisé ; sur la plate-forme des planches furent clouées à une fenêtre qui se trouve derrière la tribune, par les personnes chargées de la direction du Camp-Meeting.

La plate-forme, jusqu'au cabinet, fut occupée par les directeurs et propagateurs éminents du spiritualisme. Le reste de l'assistance était assis plus bas, faisant face à la plate-forme, et de là, les apparitions et les dématérialisations hors du cabinet pouvaient être vues très distinctement par les personnes présentes.

Les grands arbres de la forêt au-dessus de nos têtes, le clair de lune illuminant ces arbres, le cri-cri lointain des nombreux insectes nocturnes et les influences spirituelles qui planaient sur ce lieu consacré par la devise : « Une inspiration pure et une philosophie plus élevée », firent que cette séance merveilleuse ne s'effacera jamais du souvenir de ceux qui y ont assisté.

Les guides du médium : la douce et aimable Bright Eyes, le philosophe Dr Halland, le chimiste du cabinet du Dr Mortimer, et M. Frank Cushman, si sage, si bon, si judicieux, et dont la courtoisie est inépuisable, firent tout ce qu'ils purent pour aider les Esprits à prouver leur existence en reprenant pour quelques instants la forme matérielle.

Alice et Phœbé Cary, Charlotte Cushman, Henry Ward et Beecher, Henry Riddle and Lucy Stone, se présentèrent sous leur forme matérielle parfaitement reconnaissables, ainsi que beaucoup d'autres Esprits, parents ou amis de quelques-unes des personnes présentes à la séance ; quelques Esprits anciens, habitants de la Terre, de petits enfants, de minces jeunes filles, des hommes gigantesques et les guides du médium manifestèrent aussi leur présence en se montrant au dehors du cabinet.

Comme d'habitude, à cette séance de Mrs Williams, plusieurs Esprits se

dématérialisèrent lentement, à la vue de tous, en dehors du cabinet et en disant : « Il n'y a pas de mort, — pas de mort, — pas de mort ! et la tête avec la bouche qui parle, se dissolvait ou se fondait sur le plancher.

La dernière chose que l'on entende, au moment où la masse vaporeuse se fond, est un soupir plaintif, indescriptible, causé par l'air qui s'échappe des poumons qui se dématérialisent. Le son produit par ce soupir est si différent de ce que l'on a jamais entendu, que souvent les assistants demandent : « s'il est douloureux pour l'esprit de se dématérialiser ainsi ». Il est répondu que cela n'est pas douloureux, mais qu'il faut à l'esprit une grande fermeté, une réelle force de volonté. Il lui est naturellement plus facile étant auprès du médium de dissoudre sa forme temporaire dans l'organisme auquel il l'a emprunté.

Cette démonstration est si absolue qu'il n'y a qu'un ergoteur a idées préconçues, ou un ignorant, qui puissent après avoir vu ces phénomènes, douter de l'existence des Esprits ; ce genre de phénomènes parle clairement aux yeux et à l'ouïe tout aussi bien qu'à la raison et au jugement.

Un grand nombre de personnes se réunirent le lendemain matin, au chalet de Mrs Williams ; l'honorable O. P. Kellog prononça avec beaucoup de sentiment, le discours d'adieu, et après avoir chanté « Aul lang syne », chacun lui dit au revoir, regrettant son départ. Elle sortit, accompagnée de son « Manager » (Régisseur) pour le lac George.

Pendant les mois d'octobre, de novembre et de décembre, Mrs Williams sera à Paris, à Berlin, à Saint-Petersbourg.

ALBY. A. JUDSON.

Traduit du *Progressive Thinker*, du 25 août 1894.

ANALYSE DE PHÉNOMÈNES DITS DE TABLES PARLANTES

UN SCEPTIQUE CONFONDU

En 1888, je m'occupais de tables parlantes, il m'était arrivé quelques rares fois de confondre des sceptiques, mais, le plus souvent, le sceptique, faute de résultats suffisants, partait plus incrédule qu'à son arrivée.

Le phénomène spirite est si variable, qu'on ne peut dire à quelqu'un : « Venez, et je vous prouverai qu'il y a un phénomène quelconque, anormal. »

J'étais allé à Paris, et je fus voir un ami, K..., boulevard Magenta ; il me dit que, le soir, devaient se réunir chez lui quatre ou cinq de nos amis, tous anciens agents de la Compagnie de l'Est, et que, pour les amuser, on ferait une séance de table.

Rendez-vous à 8 heures.

Vers 7 heures du soir, j'étais au café de Madrid avec un collègue entrepreneur, à qui je contaï quelques-uns de mes cas spiritiques, quand arriva un jeune homme que je n'avais jamais vu, et que mon collègue me présenta; puis il mit le nouveau venu au courant de ma conversation.

Celui-ci se montra presque courroucé qu'on pût traiter pareil sujet, et dit qu'il fallait être *maboul*.

Ayant été des plus sceptiques, j'ai toujours été très tolérant à l'égard de ceux que je rencontre; je dis à cet incrédule :

— Eh bien! vous, Monsieur, qui avez la tête solide et qui n'êtes point *maboul*, venez ce soir avec moi, dans une réunion d'intimes, gens sans façon, je vous présenterai comme un vieil ami; justement, nous devons faire une séance, et peut-être serez-vous fort étonné, comme peut-être ne verrez-vous rien.

Mon collègue l'excitant, le sceptique se décida; mon collègue devait repartir par le train et ne pouvait nous accompagner. J'ajouterai que ce collègue ne connaissait ni le lieu, ni les personnes chez qui je devais me rendre, afin d'éliminer cette hypothèse, qu'il aurait pu, d'avance, envoyer des renseignements à mes amis.

J'emmenai donc dîner le sceptique, et nous parlâmes affaires, c'était aussi un entrepreneur; puis nous prîmes un fiacre, et, à 8 heures et demie, je le présentai comme un vieil ami, mais je me trouvai embarrassé, j'avais oublié de lui demander son nom! On en rit, et le sceptique dit :

— Je suis B..., entrepreneur de travaux publics.

Nos amis étaient là avec quelques dames. On prit le thé. Après quoi, j'invitai Mme K..., la maîtresse de la maison, à apporter son guéridon et à s'y placer. C'était un *médium typtologue*.

Cette dame refusa, disant que ça l'énervait, et que, le lendemain, elle était courbaturée; j'insistai, elle résista.

Je dus donc me résigner à choisir parmi des personnes n'ayant jamais opéré.

J'avisai une petite dame blonde, manifestement névrosée vu sa débilité; comptant trouver en elle un médium, je la plaçai au guéridon. Je lui adjoignis une brune; puis, en face d'elles, je plaçai B..., mon sceptique; moi, debout, un carnet à la main, prêt à écrire s'il venait quelque chose.

Seize minutes se passent, rien.

J'allais abandonner, quant tout à coup le guéridon bascula du côté des deux dames; B... ricanait, pensant bien que les deux dames plaisantaient.

Je questionnai :

— Y a-t-il quelqu'un présent? — *Oui*.

— Êtes-vous parent de l'un de nous? — *Oui*.

— De moi ? — *Non.* — De Madame ? (J'indique une des dames de la table.) — *Non.*

— De Monsieur ? (J'indique B...) — *Oui.*

— Eh bien, dis-je à B..., si c'est un de vos parents, questionnez.

(J'insiste sur ce point, que la séance que je raconte est rigoureuse dans ses détails, sauf que j'ai changé les lettres initiales des noms propres, pour ne pas être indiscret.)

B... (d'un air gouailleur). — Qui êtes-vous de mes parents ? — *Ton père.*

— En effet, dit B..., mon père est mort il y a douze ans.

— Remarquez, dis-je à B..., que j'ignorais si votre père était mort ou vivant ; j'ignorais même si vous aviez un père !

Mais questionnez, et pour que nous ne sachions pas ce que vous demandez, *questionnez mentalement.*

— Ca y est, dit B...

— J'épelle... *anévrisme.*

— Ah c'est étonnant ! dit B..., en effet, je lui ai demandé de quoi il était mort. C'est cela !

— Allez, continuez, dis-je.

— Ca y est encore, dit B...

Vient un nom de famille.

— C'est cela ! dit B..., je lui ai demandé le nom de famille de ma grand' mère maternelle.

B... (se penchant sur la table) pose d'autres questions à haute voix ; toutes les réponses arrivent exactement.

B..., était très étourdi des résultats.

— Mais, lui dis-je, c'est peut-être vous qui nous montez le coup en ce moment, et faites marcher la table ?

— Mais, dit B..., tout à l'heure j'ai voulu l'empêcher de marcher, et je n'ai pas pu !

— Ah ! dit la dame blonde, je l'ai bien senti !

(Cet incident a une grande valeur. Cette dame était bien le *médium*. Elle sentait qu'elle faisait des efforts, et cependant ses efforts conduisaient à des réponses exactes, sur des questions qu'elle ne pouvait connaître.)

Le fait de démontrer qu'un médium fait des efforts ne prouve donc pas qu'il triche, ni l'absence d'un phénomène *psychique* ou *spiritique*. C'est donc bien à tort que les spirites veulent s'efforcer de démontrer que jamais les médiums ne font les efforts nécessaires aux mouvements du meuble. Il ne faut pas qu'ils perdent de vue que toutes les combinaisons imaginées sont possibles.

Voyant B... émotionné, je lui dis :

— N'allez pas croire que votre père est là ; c'est votre père comme je suis le Grand Turc !

— Qu'est-ce qui fait cela, alors ?

— Voilà : Des savants ont prétendu que le phénomène était purement un effet réflexe dû à celui sur qui se concentre l'attention des opérateurs, soit sur celui qui questionne. Vous attendez un mot, vous attendez une lettre ; j'épelle, il y a quelque chose en vous qui fait que la table arrête sur le mot que vous attendez, de telle sorte que, sans vous en douter, vous vous formez vos réponses vous-même.

— En effet ! C'est bien possible, dit B... Mais moi j'expliquais cette théorie pour faire comprendre à l'intelligence qui jouait le père B... défunt, que si elle répondait toujours à ce que B... attendait, elle n'allait rien lui démontrer.

— Continuez de questionner, dis-je à B...

— Quel est l'âge de mon dernier ?

— *Quatre ans.*

— Quelle est la couleur de ses cheveux ?

Silence. B... répète sa question. Silence obstiné.

— Hé bien ! dis-je, M. B... père, dites quelle est la couleur des cheveux de votre petit-fils.

— *Vos couleurs ne nous sont pas sensibles.*

— Attendiez-vous cette réponse ? demandai-je à B...

— Non, j'attendais *brun*.

— Hé bien vous voyez que le meuble ne répond pas toujours selon l'idée du questionneur. C'est la première fois que cette réponse m'est apportée, elle a un caractère scientifique et ce ne sont pas deux dames qui n'ont jamais opéré qui auraient eu l'idée de la faire, et je ne m'y attendais pas.

Après cet incident, M. B... ayant toujours ses mains sur la table, se tourna vers la dame de la maison qui était à sa gauche et lui exprima son étonnement.

Pendant qu'il était bien occupé à converser, je vis le guéridon osciller sans question de personne, je me mis à épeler et il me vint *a. m. e. l.*

En ce moment, B... se retourna vers moi et dit. — Qu'est-ce qu'on dit ?

— Je n'en sais encore rien, je n'ai encore que quatre lettres, *a. m. e. l.*

— Ah ! dit B..., c'est *Amélie* ! C'est le nom de ma femme ?

— *Oui*, dit la table d'un coup énergique.

— Eh bien, père, puisque tu me parles de ma femme, peux-tu me dire où elle habite ?

J'épelle : *r. u. e.*

B... secoue la tête négativement et dit : Ce n'est pas cela.

— Continuons, dis-je, parfois ils prennent des détours pour ce qu'ils ont à dire. Après.

— *S. t. e. n.*

Au v, B... retira ses mains de dessus la table et nous regarda tous, ahuri. Je lui demandai ce qu'il avait.

— Ah ça, c'est fort ! Ah voilà que je n'attendais pas !!

— Est-ce que ce n'est pas l'adresse de votre femme ?

— Mais non, ma femme habite F***.

— Ce n'est pas une rue de F*** ?

— Non, non, l'esprit dit rue Stevens, ici à Paris !

— *Oui*, dit la table fortement.

— Quel numéro ? dit B...

Le numéro est donné.

— C'est cela, dit B... décontenancé.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Ah je ne puis vous le dire, me dit B..., c'est intime ! Puis il murmura tout bas : « Je vous le dirai plus tard ».

— Oh Monsieur, dit quelqu'un qui croyait que ça voulait dire que la femme de B... était venue à Paris en son absence pour le tromper, vous savez, les Esprits plaisantent, il ne faut pas tenir compte de cela !

— C'est bon ! c'est bon ! dit B... Je sais ce que cela veut dire !

La séance continua ensuite peu de temps, d'une façon assez originale, et nous nous quittâmes ; B... me donna rendez-vous pour le lendemain soir au café de Madrid.

En l'y trouvant je lui dis :

— Eh bien, cher incrédule, que dites-vous de votre séance d'hier ?

— Je n'ai pas dormi de la nuit !

Comment cela ? Ça vous trouble ! Moi ça m'amuse, c'est comme une partie de tric-trac.

— C'est que j'ai été drôlement étrillé à votre séance ; je n'ai pu vous dire devant ces dames ce que c'était que rue Stévens, n°..., c'est l'adresse de ma maîtresse ! J'ai couché avec elle cette nuit !

— Voyez-vous, l'Esprit, qui en général n'en manque pas, a voulu simplement vous dire : *Ta femme* ? Eh bien ce n'est pas celle-là qui est ta femme ; ta femme, la voici !

En tout cas, si vous n'avez pas une preuve absolue de l'existence de votre père ni de celle des Esprits, vous avez toujours au moins celle de la réalité du phénomène dit de *table parlante*. Espérons que vous n'en serez pas plus *maboul* pour autant.

Je quittai la capitale fort réjoui d'avoir ainsi écrasé un incrédule.

Après l'incident de l'adresse de la femme de B., la séance continua par des plaisanteries peu en harmonie avec l'hypothèse que c'était bien le père de B... qui se manifestait.

Cette séance se termina par le fait assez intéressant qui suit :

— Voyons, dis-je, M. B... père, voulez-vous me faire une expérience scientifique ?

— *Oui.*

— Moi je suis positif et j'aime les données précises ; je voudrais savoir quelle vitesse vous pouvez acquérir dans l'espace. Veuillez donc vous transporter jusqu'à l'Océan en ligne droite, aller et retour, aussi vite que vous pourrez ; vous frapperez trois coups au départ et trois coups à l'arrivée et je complèrai la durée sur ma montre à secondes.

— *Oui.*

Un instant après, trois coups violents furent donnés, je comptai deux minutes et demie et trois coups très faibles furent donnés, comme si l'esprit était épuisé.

— Il ne nous manque que le principal, dis-je, c'est de vous avoir suivi pour constater la réalité de votre opération. Mais supposons que votre opération soit sincère, vers quelle ville de la côte êtes-vous allé ?

Ma question créait une idée prépondérante en faveur d'un nom de ville, d'après les partisans de la théorie réflexe, c'est donc un nom de ville qui aurait dû nous venir. Or il nous fut dicté *Ile d'Yeu*.

— *Ile d'Yeu !* dirent les deux dames, il n'y en a pas !

— Il veut dire *Dieu*, dit B...

Nous fûmes tous d'accord qu'il y avait une *île Dieu*, mais pas *d'Yeu*.

— *Si*, dit la table, puis elle ajouta : *C'est égal, j'ai rudement couru !* ce qui sentait fort la fumisterie de la part de l'esprit.

C'est alors que la séance fut levée. Je cherchai plus tard sur des cartes ; les unes portent : *Ile Dieu* et d'autres : *Ile d'Yeu*.

H. GOUPEL.

L'ORIGINE DE L'HOMME

M. le Dr Otero Acevedo, jeune et savant médecin à Madrid, a écrit un ouvrage, « *Los ESPIRITUS* » (*Les Esprits*), dont le premier volume vient de paraître.

Je n'entends pas donner ici une analyse du livre du Dr Otero, elle dépasserait les bornes étroites que je me suis proposées dans ce petit ouvrage.

Le Dr Otero, dans le premier chapitre de son livre, expose les croyances et

les doctrines des indigènes de l'Amérique centrale, de l'Amérique du Sud et de l'Inde, relatives à la survivance et à l'immortalité de l'âme, au culte des défunts et à la communication entre les vivants de ce monde et les âmes des trépassés. Des croyances semblables se rencontrent aussi parmi les indigènes du Brésil, parmi les sauvages de l'Afrique et de l'Océanie.

Ces idées spiritualistes sont plus clairement représentées et plus fortement accentuées dans les cultes des anciens Mexicains et des Péruviens, dont la civilisation a plusieurs points de contact avec ceux de la Chaldée, de l'Égypte, de la Phénicie et des autres empires du monde primitif. A ce propos, le Dr Otero poursuit en disant :

« Quelle que soit l'origine de la civilisation mexicaine et péruvienne, chose qui n'est pas encore résolue; que les *Nahuas* ou les *Toltecas* aient porté chez les *Aztecas* le germe de leur savoir; que les fondateurs du progrès péruvien antérieurs aux *Incas*, soient sortis des sources du lac *Chuquilo* ou d'ailleurs, il est certain que tant au Mexique qu'au Pérou, la civilisation avait acquis un degré de développement étonnant; les ruines grandioses de leurs monuments causent encore aujourd'hui une admiration réelle.

« Malgré les connaissances de ces gens primitifs, qui n'avaient d'autres moyens d'étude que l'observation, lorsque les Européens (qui avaient adopté le calendrier avec la réforme italienne) envahirent le Mexique, ils se trouvèrent, chose digne de remarque, de onze jours en avance d'après le compte juste des BARBARES *aztecas* (1).

« Malgré les différences qui éloignent les civilisations de l'un et de l'autre empire, dans la civilisation mexicaine, la note scientifique domina, tandis que dans la civilisation péruvienne ce fut la note morale et politique; on a, dans ces deux cas, un résultat presque identique, comparable à celui de l'Orient.

« Ceci fait naître chez l'observateur ce doute, que la civilisation des empires du Nouveau-Monde soit le produit d'une transmission, ou le résultat naturel d'un travail intellectuel semblable à celui des civilisations orientales, vu l'identité de la nature de l'homme dans les unes et dans les autres régions. »

Ici, le Dr Otero fait une remarque que je reproduis et qui constitue précisément le point de départ, la cause de cet écrit.

« Contrairement à d'autres auteurs qui, dans la civilisation antérieure à Colomb, voient l'influence hébraïque, égyptienne ou indienne, quelques modernes nient que les progrès vérifiés dans ces régions soient dus à une

(1) Histoire de la *Conquête du Mexique*, par W. H. PRESCOTT.

transmission; ils soutiennent qu'ils sont un produit autochtone et sans mélange.

« Il est possible que ceci soit vrai, mais une telle affirmation porte peut-être avec elle la découverte de la loi d'évolution qui régit les civilisations,

« Il semble incontestable que l'homme soit né dans l'Asie, et que, obéissant à la loi fatale de sa destinée, il se soit répandu dans le monde entier, portant avec lui les exigences de sa double nature, physique et morale. Barbare au commencement, il s'est ensuite efforcé de s'élever au-dessus de ce niveau, et l'histoire de toute l'humanité ne serait alors que la narration de cette lutte titanique de l'homme pour atteindre son idéal : le progrès.

« Les civilisations se succèdent comme les générations, mais celles-ci passent et les autres restent; les générations nouvelles en profitent, s'approprient le travail réalisé par celles qui sont mortes, pour le laisser à leur tour à celles qui doivent leur succéder. Cet héritage d'un âge à l'autre, d'une nation à l'autre, le résultat de la loi d'évolution qui gouverne l'humanité dans son développement à travers les temps et les peuples, a élevé l'homme de la barbarie primitive à sa culture actuelle, le faisant passer, dans le développement de son intelligence, par une série de modifications lentes, de longue durée, telles que furent les formations qu'il dut subir avant de prendre la forme humaine.

« L'homme lutte toujours; quand il arrive à obtenir un résultat, celui-ci reste acquis pour l'humanité qui ne disparaît pas. L'humanité voyant mourir ses membres contemple de quelle façon les nations surgissent et se dispersent, après avoir répandu la brillante lumière de leur civilisation; elle réalise l'œuvre grandiose du progrès humain, accumulant jour après jour, siècle par siècle, les efforts d'une génération sur les efforts d'une autre.

« En disant que les générations héritent de la civilisation précédente, ce n'est pas de choses matérielles dont il s'agit ici, puisque les peuples qui fleurirent, dont la civilisation commença par le faible étincellement d'une aurore naissante et qui atteignirent leur apogée pour décliner plus tard, scintillèrent sur la terre comme des organismes. Ils naquirent, crurent et s'éteignirent, portant avec eux dans la chute le souvenir de leurs progrès. Aucun n'héritait de la civilisation égyptienne, aucun ne récolta l'héritage chaldéo-assyrien, personne ne cultiva la littérature grecque. Mais on ne doit pourtant pas croire que les civilisations qui viennent après celles disparues, naissent où elles se manifestent, cela serait aussi absurde que de penser que chaque homme soit obligé de découvrir, à lui seul, tout ce qui fut découvert par les autres hommes.

« Non, les civilisations sont le résultat d'un travail immense et sans dire, comme certains écrivains, qu'elles sont les rayons infinis d'une circonférence

tracée aussi dans l'infini, ni comme le veulent d'autres qu'elles forment une spirale dont le commencement se perd dans les plaines de l'Asie, et la fin dans l'inconnu, je pense que tout progrès de l'humanité s'éternise, que les idées vivent d'une vie toute à elle dans l'espace, dans l'air, dans l'éther, dans la lumière astrale des occultistes, de la même manière que la pensée matérialisée dans un morceau de marbre acquiert une existence positive, ainsi que la pensée créée et lancée dans l'espace vibre non pour s'éteindre, mais pour y susciter des conceptions analogues.

« On ne peut penser qu'une civilisation soit fille d'une autre, dans le sens que l'une soit copiée par l'autre ; mais on ne peut nier que toutes sont la conséquence du premier effort.

« Les pyramides, les temples de Denderah, de Karnac, de Medinet-Abu, de Esné, de Edju, de Fies, de Luxor et de Isambul, les colosses, les obélisques et les sphinx appartiennent à la seule Égypte et sont des productions égyptiennes qui n'ont aucune ressemblance avec les temples de Babylone, ni avec les palais de Ninive, ni avec les constructions de Persépolis, ni avec les créations phéniciennes de la Palestine, de Tyr et de Sidon, ni avec les grandioses et fantastiques monuments de Bombay, de Dehli, de Calcutta, d'Ayunta, de Kajhuraa, de Mdeypur, dans les Indes ; de Katmandu, de Patan, de Batgaon, de Pahpati et de Sambund, dans le Népal ; ni avec les restes cyclopéens de Basa-Budor, à Java ; ni avec les typiques manifestations architectoniques du Mexique, du Pérou, du Yucatan et de l'Honduras.

« Ceci est indiscutable, comme le sont les constructions américaines présentant une empreinte d'originalité telle, qu'on peut affirmer qu'elles doivent bien peu à la Chaldée ou à l'Inde, à l'Égypte ou à la Chine ; la ressemblance du fond cesse-t-elle seulement parce qu'il n'y en a pas dans les détails ? Les pyramides égyptiennes, lisses (1), faites en pierres ou en briques, et destinées à servir de monuments funéraires, ont leur copie, peu exacte pourtant, dans les pyramides tronquées de l'Amérique, faites à marches, construites en briques dans les parements et dont quelques-unes étaient des tombes, par exemple celle de Cholula, d'origine *mahué*.

« Les énormes grecques doubles de la *Maison du Gouverneur*, à Uxmal, d'origine *maya*, ne rappellent-elles pas la civilisation primitive de l'Orient et de l'Occident, comme le portique resté dans les ruines de Kabah et de Labna, dans le Yucatan, rappelle l'architecture romaine ?

« Quelques-unes des sculptures du palais et des temples, du *bas-relief*, de la *croix* et du *soleil* à *Palenque*, ne rappellent-elles pas l'art grec ? Parmi ces

(1) On fait remarquer que la pyramide égyptienne de Meidun, appelée *Haram* ou le *Kabad* (fausse pyramide) est faite à marches.

sculptures, n'y en a-t-il pas, peut-être, qui semblent à la fois égyptiennes et assyriennes? Les hiéroglyphes de la vallée de Andhuac et celles des rivages du Nil, ne sont-ils pas frères? Les colonnes de la *zapoteca* Mitla, et celles plus sveltes de Persépolis; les peintures du palais de Palenque, et les peintures babyloniennes et ninivites ne se ressemblent-elles pas? La forme des niches qu'on voit dans les murailles du palais de Palenque, et qui ne sont autre chose que le *tau*, symbole de la vie, n'est-elle pas, comme le remarquent plusieurs archéologues, égyptienne dans toute la pureté? Les *mound-builders* américains ne sont-ils pas une lointaine copie des monuments de même caractère, édifiés par les Scythes, par les Thraces et par les Gaulois?

« Laissons de côté l'architecture; les connaissances que les Mexicains ont de la science astronomique ne semblent-elles pas le résultat de l'enseignement transmis? N'y a-t-il pas une grande analogie entre le culte des morts chez les Péruviens, représenté par les momies et les *huacas*, et celui des Égyptiens? N'est-il pas le portrait de Buddha, l'idole *natruux* de Quetzacoalt, conservé dans le Trocadéro? Les objets vernis trouvés dans la *Tolteca-Tulx*, ne sont-ils pas la copie des industries phéniciennes?

« Ceci est évident et on ne peut le reconnaître que si tout ce qui précède ne nous autorise pas à dire quels ont été les maîtres des Américains — problème pas encore résolu. — Il n'est pas possible d'affirmer que les civilisations occidentales soient autochtones, puisqu'il faut tenir compte de la différence des races et du milieu ambiant, en particulier, qui répand son influence dans le caractère architectonique, et peut-être plus fortement encore dans les croyances religieuses.

« La civilisation de la Grèce n'est pas le produit spontané de son sol; elle est, au contraire, le résultat des civilisations orientales qui l'ont précédée, comme la civilisation romaine est le fruit des progrès acquis par les républiques grecques; la civilisation actuelle est leur conséquence. On voit clairement quelle différence existe, qu'il y a une délimitation entre une civilisation et l'autre, qu'elles ne se confondent ni ne s'égalisent jamais (de même que le travail de l'homme ne se confond ni ne s'égale), sans toutefois manquer d'unité dans toutes les tendances, pour différentes et hétérogènes qu'elles puissent être. »

Telles sont les remarques du Dr Otero Acevedo, qui provoquent en moi des considérations relatives à l'origine de l'homme et à la ressemblance de ses penchants, même quand il tire son origine des points les plus divers de la planète. Si par hasard, ces considérations étaient la révélation de la vérité sur la manière dont les choses ont procédé dans la génération de l'homme, elles donneraient alors l'explication de la ressemblance, relevée par le Dr Otero, entre l'architecture, les arts, la science, les croyances, la morale,

en un mot, entre tout ce qui constitue la civilisation des différents peuples qui ont vécu et vivent dans le nouveau et dans l'ancien monde.

Pour ceux qui admettent les principes et la doctrine spiritualistes, il est évidemment démontré que l'être, le *moi* pensant, l'âme humaine, le *quid divinum* (ou comme on voudra l'appeler), est un produit de la loi fatale du progrès infini, obtenu moyennant l'évolution de l'élément animique primordial à travers la vie éternelle, par de longues phases, variées, multiples et pénibles.

*
* *

La vie !... Qu'est-ce que la vie ?... Voilà le grand point d'interrogation que, depuis des milliers d'années, philosophes et naturalistes se posent en vain sans jamais réussir à se mettre d'accord sur les définitions qu'ils en donnent.

La vie, à mon humble avis, n'est pas définissable, parce qu'elle ne peut être circonscrite ; la vie ne peut être comprimée dans le cercle étroit des connaissances humaines actuelles.

La vie est universelle, infinie dans ses manifestations, éternelle dans son essence et dans sa durée. En conséquence, ni ceux qui veulent étudier la vie, comme si elle avait son existence en *dehors de la matière* ; ni ceux qui croient qu'elle consiste dans la modalité des *agents physiques et chimiques* sur les corps organisés, ne pourront jamais arriver à la comprendre.

Si nous fixons nos regards sur une partie quelconque de l'Univers, nous rencontrons la vie, même lorsque nous regardons un cadavre, même dans ce qu'on veut que soit la négation de la vie, nous trouvons la vie luxuriante et elle nous prouve que la mort n'existe pas, que tout est vie dans l'Univers.

Malgré le *nosce te ipsum*, qu'on répète incessamment depuis qu'on l'a écrit sur le temple de Delphes, la majorité des hommes ne connaît pas de quoi elle vit, comment elle vit, pourquoi elle vit. Ceux qui se sont efforcés de se connaître, qui ont étudié leur propre organisme, ont bien trouvé les causes qui troublent les organes et ont cherché à les rétablir ; mais, parvenus aux causes et à l'essence de la vie, ils sont tombés dans les erreurs les plus funestes, poussés par les religions positives, ou par le scepticisme et le matérialisme, abandonnant l'étude de la réalité des faits pour entrer à voiles déployées dans la mer orageuse de mille hypothèses absurdes, en harmonie avec leurs intérêts ou avec leurs croyances.

Pour les matérialistes, le législateur suprême qui a réglé les agents cosmiques de façon qu'en engendrant ils constituent la vie perpétuelle, n'existe pas. Bien que tous les êtres naissent, croissent, vivent, se développent et se transforment en une période déterminée, nécessaire pour accomplir les lois qui leur furent imposées, les matérialistes voudraient justement que l'homme, l'être le plus parfait de notre planète, après avoir trainé une existence éphé-

mère, remplie de douleurs et de larmes, tracassée par les chagrins et par les affections. finisse par aller se décomposer dans le laboratoire universel, sans outrepasser pourtant le seuil de l'enfance de son évolution.

Le principe de vie ne consiste pas seulement dans l'intégrité de tous les organes qui composent notre corps, mais aussi, et principalement dans la relation parfaite des mêmes organes avec la subtile vibration éthérée qui, partie de Dieu, se trouve emprisonnée dans le crâne de l'homme.

*
* *

Il n'est pas possible de concevoir la matière sans la force, ni la force sans la matière, et ni l'une ni l'autre sans le mouvement ; la force, la matière, le mouvement sont la trinité sur laquelle repose la synthèse de la physique moderne, puisque ces trois termes, distincts en apparence, ne composent qu'une unique et seule entité. Les physiciens appellent matière *tout ce qui impressionne nos sens* et la considèrent sous deux formes : matière *pondérable* et matière *impondérable*.

Ils disent que les parties de la matière *pondérable* agissent entre elles comme attirées par une attraction réciproque, et ils supposent la matière *impondérable* comme constituée d'un *fluide* subtil et élastique, l'éther, qui, répandu dans tout l'Univers, pénètre tous les corps. Ils ajoutent que ce fluide, l'éther, se compose de molécules presque idéales, que si l'on pouvait les accumuler dans la balance la plus sensible, la plus précise, les unes sur les autres par des hauteurs de cinquante et même de cent fois le diamètre de la terre, cette énorme quantité de molécules ne la feraient même pas osciller, tandis qu'un petit grain de sable ferait trébucher la balance.

Sans trop subtiliser, on peut accepter l'hypothèse du fluide ou de l'éther, et se contenter de la définition qu'en donne Echegaray : Selon lui, l'éther est une substance très subtile, *vapeur d'essence*, pour ainsi dire *semi-spirituelle*, *âme* de la matière mais matière elle-même dans un état particulier d'expansion. Cette hypothèse est pourtant invraisemblable.

Bien qu'invraisemblable, cette hypothèse de *quelque chose* qui n'est rien a pu servir à la science pour exposer des théories rationnelles : cela prouve que ce *quelque chose* est tangible et réel.

On ne comprend pas comment le P. Secchi, Lamy, Graham Bel, Briot, Hegel, Leray, Belfour-Stewart et tant d'autres savants éminents, malgré la diversité de leurs opinions, aient pu accepter l'hypothèse de l'éther.

Ce qu'ils appellent éther et rendent le facteur de phénomènes si puissants, n'est, malgré toutes leurs définitions et toutes les qualités qu'ils lui attribuent, que la *matière à l'état radiant*, pressentie par Faraday et découverte par William Crookes. Elle donne une idée précise de la génération de

la force, du mouvement, de la vie, quoique cette dernière soit physiquement soutenue par la nutrition matérielle.



L'état radiant de la matière est la preuve évidente que *quelque chose* de plus parfait puisse exister, auquel il sert de trait d'union ; on sent ce *quelque chose*, on le voit dans tout son éclat, dans la manifestation la plus parfaite de la vie, c'est-à-dire dans l'être humain. Si l'homme, comme a dit Büchner, peut être un produit de la matière, il est néanmoins un produit d'évolutions infinies parvenues à une perfection merveilleuse ; à mesure que cette perfection s'est développée au moyen d'évolutions successives, en même temps s'est aussi développé ce que déjà on concède aux végétaux sous le nom de *sensibilité*, aux animaux sous le nom d'*instinct* ou d'*intelligence*, tout ce qui se manifeste dans l'homme avec les grandioses *attributs de l'âme*.

Si l'état radiant de la matière est le lien qui unit la matière à l'âme, l'âme est la liaison qui rattache le monde à Dieu.

L'opiniâtreté des hommes de science à vouloir encore admettre l'existence de l'éther, les conduit à le considérer comme le producteur de phénomènes qui appartiennent au contraire à la matière radiante ; d'une seule entité on parvient ainsi à en former deux distinctes.

La matière radiante, en théorie, explique et unifie tous les phénomènes cosmologiques ; dans la pratique, on peut produire, par son moyen, depuis la lumière jusqu'à l'*organisation de la cellule*, depuis le mouvement des atomes jusqu'aux *vibrations produites par la pensée*, par la *volonté*, par la *conscience*.

C'est une affirmation bien hardie, celle par laquelle un *pauvre mortel* peut DONNER LA VIE et CRÉER DES ORGANISMES. C'est une hardiesse étrange que supposer qu'il puisse supplanter ou le déterminisme mécanique, avec lequel se produisent les phénomènes physiques, où les manifestations de ce qu'on appelle *spiritus*, que quelques philosophes et les théologiens seuls parviennent à concevoir, en le peignant plus vaporeux qu'un fantôme, avec toutes les qualités d'un mythe !

Cette affirmation hardie est néanmoins soutenue par les paroles d'un savant renommé, lequel, avec Claude Bernard, eut le pressentiment de ce qui devait arriver. Le Dr d'Orsonval, dans « LA MÉMOIRE sur l'application des sciences physiques à la biologie », a écrit (1) : (A suivre.) G. PALAZZI.

(1) Je traduis d'une traduction de ce volume. Les paroles ne correspondront peut-être pas exactement au texte français, mais quant au fond je m'efforce de ne pas être *traduttore*, qualification qu'on donne généralement au *traduttore*.

UN VÉRITABLE CHERCHEUR

Madon, 2 novembre 1894.

Mon cher monsieur Leymarie,

Je vous envoie un article dans lequel une planchette joue un rôle intéressant ; il y a aussi l'histoire d'une apparition qui s'est montrée à Lord Grey et à sa fille.

Lord Grey, je n'ai pas besoin de vous le dire, est un personnage qui a une haute position en Angleterre, qui a joué un rôle politique aussi considérable que Gladstone.

Il y a en Angleterre, comme en Allemagne, beaucoup moins d'incroyants qu'en France ; on n'y rougit pas de croire aux apparitions, ni aux planchettes.

Je viens d'être réélu, par mes collègues, vice-président du conseil d'arrondissement ; cela ne m'empêche pas d'être plus mal noté que jamais dans mon petit endroit. Quelqu'un des fanatiques de la classe nobiliaire, disait, il y a quelques jours : « M. Pelletier fait du magnétisme, de l'hypnotisme, « et autres choses du démon ; nous pourrions le dénoncer, et si c'était « connu on le flanquerait en prison ; ce serait bien fait, qu'il prenne « garde ! »

Or, le préfet du département est venu deux fois assister à une expérience, avec le secrétaire général, un sous-préfet, un député républicain, des maires. D'autres fois, il y est venu des capitaines, un principal du collège, jusqu'à des comtes et des marquis, et bien d'autres de Paris et de différents départements ; il en est venu plus de cent.

Faut-il être niais, ignorant et méchant !

Depuis ma réélection comme conseiller d'arrondissement et vice-président du dit conseil, les châteaux de ma petite localité ne décolèrent pas contre moi ; ils écument de rage, et leur rage va crescendo.

Mes amis savent cela et cela les fait rire à se tordre ; car, avec cette rage, ne peuvent-ils devenir hydrophobes pour de bon ? qu'ils y songent.

Recevez, mon cher monsieur Leymarie, avec mes remerciements pour l'insertion de mes pauvres articles, l'expression de mes meilleurs sentiments.

H. PELLETIER.

Note : M. Pelletier, ancien avocat à la Cour d'appel de Paris, homme d'esprit, a bien raison de sourire à qui l'attaque injustement ; les châtellains arriérés, pétris de sottise, ne peuvent empêcher un fait brutal d'être un fait.

Or, notre ami est un serviteur de la vérité, et il la cherche avec ardeur, avec désintéressement, pour être utile à ses semblables. Honneur aux hommes de bonne volonté.

P. G. L.

HISTOIRE D'UNE APPARITION ET D'UNE PLANCHETTE

Rien de stable en ce bas monde ; tout passe, et, entre toutes choses, c'est la mode qui passe le plus vite, elle n'a que la faible durée d'un éclair.

Que sont devenus les pourpoints aux manches tailladées du temps de François 1^{er} ? Que sont devenues les culottes courtes et les perruques poudrées ? Que sont devenues les manches à gigot et les coiffures à la chinoise ? Tout cela a passé, tout cela a disparu pour faire place à d'autres modes qui passeront à leur tour.

La même chose a lieu dans l'ordre moral ; combien d'opinions qui ont eu longtemps la vogue, qui se sont imposées durant de longues années et qui, aujourd'hui, semblent tout à fait vieillotes ; j'ai nommé le scepticisme, le voltairianisme. Les sceptiques, les voltairiens, quoique très nombreux encore, voient leur armée, jadis innombrable, diminuer tous les jours.

Le scepticisme a été pendant la fin du siècle dernier, et pendant tout le cours de celui-ci, la grande, la très grande mode.

Afficher le scepticisme, ne jurer que par Voltaire, c'était se grandir, se dresser un piédestal.

Le plus sot, le plus ignorant, du moment qu'il se déclarait sceptique, grandissait à vue d'œil ; de nain qu'il paraissait être d'abord, il devenait tout à coup un géant.

A l'époque où le scepticisme dominait exclusivement, on n'entendait parler que de terrasser l'hydre de la superstition, et couper ses cent mille têtes.

En dépit des fanfaronnades de toute la séquelle de Voltaire, l'hydre de la superstition n'est nullement terrassée, comme on le croyait ; ses cent mille têtes sont toujours intactes, elles dressent leurs crêtes plus menaçantes que jamais.

Plus que jamais on ne parle que de maisons hantées, que de filles possédées du démon, que d'apparitions, que de prophéties étranges.

Les journaux de toutes langues sont remplis d'histoires semblables qui sont dévorées par d'innombrables lecteurs qui en font leur pâture journalière.

On est heureux, on palpite d'aise, quand on a la bonne fortune de tomber sur un article où est relatée une histoire de maison hantée, ou d'apparition, ou de quelqu'un de ces faits inexplicables auxquels on a donné le nom de possession.

A mon tour, je veux être agréable à mes lecteurs, en les régaland de deux

petites histoires que je viens de puiser à ma source habituelle, « Light », intéressante et sérieuse revue qui n'accepte aucun des faits qu'on lui communique sans l'éplucher, sans l'étudier, sans s'être bien assuré qu'il y a réellement des phénomènes extraordinaires que la science humaine ne sait comment expliquer, et qu'il lui est impossible de nier.

La première de ces deux histoires, que je traduis fidèlement, est l'apparition d'un fantôme rapportée par lord Grey qui en fut l'un des témoins.

Travaillant un jour dans son cabinet, où il était très occupé, il remarqua en levant les yeux de dessus ses papiers, le spectre d'une femme habillée de blanc, qui était assise sur un fauteuil, en face de lui. Il lui adressa plusieurs fois la parole, mais inutilement, elle ne lui répondit pas ; elle se contenta de le regarder d'un air triste, pendant une demi-heure, puis elle disparut.

Cette apparition occupa sa pensée, et le lendemain, il ne put s'empêcher d'en parler à sa famille, pendant le déjeuner. Dès les premiers mots, sa seconde fille trembla, elle devint pâle et révéla qu'un fantôme, en tout semblable, lui était apparu à son chevet, la dernière nuit, et y était resté également une demi-heure. Elle sonna sa femme de chambre, et aussitôt le fantôme s'évanouit.

Je passe à l'autre histoire, non moins digne d'être lue et notée.

De jeunes dames s'étaient réunies pour une séance, où elles s'exerçaient à écrire sous la dictée des esprits, par le moyen d'une planchette ; elles se proposaient moins de se livrer à une expérience sérieuse, que de passer le temps agréablement.

La planchette interrogée par l'une d'elles, miss X..., musicienne fort distinguée, répondit par écrit : « Votre bonheur est proche. » Miss X... n'avait d'autre moyen d'existence que son talent. Elle avait le dessein de passer l'hiver en Italie, bien qu'aucun intérêt l'y attirât et qu'elle n'y connût personne.

Miss X... demanda à la planchette si elle ferait bien d'entreprendre ce voyage ? Elle eut cette réponse : « Oui, vous y rencontrerez la félicité et le mariage. — Quand ? — En 1893. — Qu'y épouserai-je ? — Un bourgmestre. — Aurai-je des enfants ? — Deux filles. »

Miss X... partit pour l'Italie, et à peine arrivée, elle rencontra un gentleman qui produisit sur elle une impression favorable. Bien qu'elle n'eût pas de fortune, ni un physique bien remarquable, elle plut au gentleman qui lui offrit de partager son sort, ce qu'elle accepta.

Son fiancé était un des présidents de la noblesse d'un district de la Russie et son titre correspondait à celui de bourgmestre. Il était veuf et avait deux filles.

Le mariage a eu lieu le mois dernier, la planchette n'avait point menti, sa prédiction s'est accomplie.

Ombre de Voltaire, tu le vois, malgré les sarcasmes, la superstition tient toujours le sceptre du monde ; elle fait toujours sentir son influence et elle se moque de toute la bande, qu'elle brave résolument.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

Note : M. A. Fournié, médium du groupe d'investigateurs, à Carcassonne, nous écrit qu'il a été vivement impressionné par les paroles de M. Pelletier, lequel affirmait, dans son article de la *Revue* du mois de septembre 1894 : *Toujours les Orientaux*, que pas un médium ne faisait vœu de pauvreté, à l'imitation des Yogis Indous, et il donnait à entendre que la plupart cherchent à s'enrichir, et veulent jouir.

Depuis 1858, notre expérience nous prouve que les médiums sont pauvres et restent pauvres ; tout au plus peuvent-ils, même étant occupés, gagner le pain quotidien ; le dévouement est la règle, en général, et si quelques médiums américains ou anglais ont pu mettre de côté quelques épargnes pour leur vieillesse, c'est l'exception ou l'infime minorité.

M. Fournié se prodigue, donne tout ce que les guides lui apportent gratuitement, le désintéressement est sa règle.

Cela, M. Pelletier le sait aussi bien que nous, les médiums qui l'entourent lui en donnent la preuve continuelle ; sage et judicieux, notre ami de Madon a visé des cas particuliers, et s'il a un peu cinglé en riant, celui qui thésaurise, son grand cœur sait discerner le bon grain de l'ivraie.

Le temps c'est de l'argent, disent les Yankees ; ce proverbe sera vrai, tant que nous serons livrés au personnelisme actuel du *chacun pour soi, chacun chez soi* ; et le médium assailli de visites, dont on prend toute la journée, comment ferait-il face aux nécessités inéluctables de l'existence ?

ECRITURE DIRECTE SUR ARDOISE

C'est à l'habileté du savant, à la persévérance du philosophe et aux connaissances spéciales tirées des replis de l'occultisme, par les psychologues, à l'aide d'appareils électriques ingénieux, et autres instruments employés à la découverte de la vérité, que nous devons les renseignements qui suivent, relatifs à la quatrième phase des apparitions psycho-physiques, ou écriture directe sur les ardoises.

Bien des personnes sont persuadées que les résultats remarquables obtenus par l'association directe du principe intellectuel de l'homme et des propriétés externes de la nature, sont dus à une cause spirituelle ; d'autres croient à l'habileté nécromantienne des médiums, de sorte que les premiers s'attachent avec plus de ténacité à la théorie ecclésiastique, et les seconds

à l'idée de prestidigitation, dès que l'on cite comme preuves l'écriture directe sur l'ardoise.

Je dirai à ceux qui sont doués de perceptions mentales et spirituelles plus subtiles, de se rappeler cet axiome théosophique : « Il n'y a pas de religion qui soit supérieure à la vérité. »

Ils doivent, par conséquent, chercher la vraie solution de problèmes aussi compliqués que ceux précédemment décrits, concernant le monde matériel.

Si on avait accepté tous les phénomènes, comme étant le produit de supercheries, les hommes seraient encore à l'état de barbarie, aussi civilisés que l'étaient les habitants du nord de l'Europe durant la période dite glaciaire.

En étudiant les phénomènes psychologiques, pour découvrir la vérité en ce qui concerne les manifestations transcendentes, je dois dire en passant que tout est fondé sur notre conception élargie de l'espace, et sur l'existence d'une force à constitution subtile supérieure et de nature infinie.

Ne supposant pas que le lecteur puisse ignorer les principes fondamentaux qui concernent ces deux agents, j'entre de suite au cœur de la question, sans m'arrêter à détailler des faits déjà connus.

Trois membres d'une société psychique, eurent dans la matinée du 20 février, une séance privée avec un médium ; chacun d'eux avait une opinion préconçue relativement à ce qui produit l'écriture sur l'ardoise ; le premier, croyait fermement que c'était l'œuvre des Esprits ; le deuxième prétendait que c'était une supercherie ; le troisième essayait de concilier les choses, en regardant à travers les *lunettes magiques de la science*, il croyait que le phénomène était produit par une loi naturelle.

Le deuxième prit deux ardoises de dimensions égales parmi celles que nous avions apportées ; il les nettoya. Selon le désir du médium, les ardoises furent placées, l'une dessus la table, l'autre au-dessous, maintenues par la main gauche ; un petit morceau de crayon fut placé sur l'ardoise qui était sous la table.

Le médium tenait la main gauche du sceptique avec ses deux mains ; après quelques instants, on entendit un léger grattement : nous approchâmes l'oreille près des ardoises pour nous assurer que le grattement était bien produit entre les ardoises, sur et sous la table, et non pas sur un autre point de la chambre.

Les ardoises furent examinées quelques instants après, dès que le bruit eût cessé, et nous trouvâmes écrit ce qui suit, d'une main ferme et en anglais :

« Qui peut comprendre la grandeur du temps ou l'incommensurabilité de

« l'espace ? Quand ces deux facteurs de l'univers seront saisis par les mortels, ils connaîtront alors les lois du monde spirituel » (fig.).

Sans faire aucun commentaire sur cet apophthegme, tout étrange qu'il soit, nous allons essayer de prouver que cette écriture est un effet de la corrélation de forces actives.

J'ai expliqué, dans l'Inter-Océan du 6 mai, comment l'action à distance est possible. Si les mains du médium étaient placées sur la table, comme cela a quelque fois lieu, l'écriture pourrait être produite par l'action magnétique agissant sur le crayon à travers l'ardoise, de la même manière que l'aimant attire le fer à travers un morceau de verre, ou autre substance. Il n'y a pas de matière qui puisse faire obstacle à la force magnétique.

Les inventeurs ont voulu une substance douée de cette propriété, avec autant de soin que les physiiciens ont cherché la pierre philosophale, et les alchimistes la formule pour la transmutation des métaux bruts en or, car le secret du mouvement perpétuel leur eût été révélé. On a de nombreuses preuves qu'il y a des personnes qui ont le don de pouvoir écrire sous l'influence de la pensée d'une autre personne, quelque soit la distance qui puisse les séparer, quand les personnes douées de cette faculté en ont le désir.

Dans le *North American Review*, M. le Dr Stead explique comment il peut écrire ce qu'un autre pense, par la *quatrième dimension de l'espace* ; je crois qu'il existe d'autres éléments que celui que je viens de mentionner, indispensables pour la production des faits de ce genre.

Selon les témoignages que j'ai recueillis, je le crois, la loi par laquelle des mots intelligents sont écrits sur une ardoise sans agent visible, est le produit de la pensée d'incarnés, agissant sur une personne sensitive qui n'est autre qu'un médium négatif ; malgré la distance qui peut les séparer, les pensées sont reproduites dans l'esprit de la personne sensitive.

Un fait en faveur de cette théorie, c'est que presque tous les médiums qui possèdent la faculté d'obtenir l'écriture directe sur une ardoise, deviennent insensibles, de sorte que leur esprit étant dépourvu de toutes conceptions originales, devient un récepteur convenable pour recevoir les pensées d'autres personnes. (Il est à l'état neutre.)

Il est prouvé par des expériences d'hypnotisme que la pensée peut agir sur la force électrique qui émane des personnes sensibles. Cette force est expulsée, en raison proportionnée de la force des pensées qui occupent l'esprit de la personne sensitive, elle agit sur le crayon de la même manière.

Le médium sent instinctivement que les idées qui lui sont transmises ne peuvent être exprimées mentalement ; c'est pourquoi il trace souvent à son insu le caractère des pensées.

(Mais, comment ces caractères se reproduisent-ils sur l'ardoise ?)

Une autre raison qui porte à croire que les communications ne sont pas produites par les Esprits, c'est le fait d'un simple instrument, inventé il y a quelques années, qui a donné des résultats plus ou moins satisfaisants à ceux qui l'ont employé.

Parmi les épilogueurs, il est connu sous le nom de « planchette », mot qui signifie petite planche. Elle est construite en forme de cœur, porte un crayon à son extrémité pointue, deux supports en bois sont fixés à la partie postérieure pour la maintenir dans une position horizontale.

Quand on pose le bout des doigts sur la planchette, elle se meut dans tous les sens d'une manière qui remet en mémoire les mouvements embarrassés de la « plume-récepteur » du téléautographe, mais la force qui agit est ici, plus difficile à comprendre, plus merveilleuse et plus subtile que le courant électrique fourni par l'action chimique, ou la force dynamique qui est cependant aussi intimement alliée à cette force que l'électricité de frottement est alliée à l'électricité galvanique ou d'induction au magnétisme.

Beaucoup de ceux qui ont examiné et fait des expériences avec cette planchette, prétendent que son action est due à la contraction musculaire, à l'expansion du bout des doigts.

Si la planchette répondait à une légère pression des doigts, en faisant seulement des marques insignifiantes, l'explication serait rationnelle, mais comme elle écrit des mots et des phrases intelligentes, la théorie musculaire laisse à désirer, comme argument scientifique.

J'ai vu opérer la planchette, sous l'influence d'un sujet hypnotisé, et les mots écrits par elle, sous cette influence, étaient les mots proposés par un comité et communiqués à l'hypnotiseur, secrètement, lequel à son tour les avait mentalement transmis au sujet hypnotisé.

C'est là une bonne preuve qui peut être appliquée à l'écriture directe sur l'ardoise, attendu que l'écriture de la planchette et celle sur l'ardoise sont identiques et sont basées sur le même principe, avec cette seule différence que l'une est plus difficile à obtenir que l'autre.

Nous avons dans la planchette, un instrument qui rend tout, plus ou moins susceptible à l'influence de la pensée d'une personne sur la pensée d'une autre personne.

Que cette influence existe toujours, il n'en faut pas douter ; mais, sans la méthode qui convient pour reproduire ces pensées par la chirographie, nous ne soupçonnerions généralement pas l'action de cette influence.

Cette règle n'est pas sans exception, comme nous l'avons vu avec M. Stead qui écrit avec un crayon ordinaire, qu'il tient entre ses doigts.

Quant à l'obtention de l'écriture directe entre les ardoises doubles fer-

mées et scellées, les conditions dans lesquelles se produit ce phénomène diffèrent beaucoup selon les médiums ; il y en a qui exigent une obscurité complète, et comme la lumière est une phase de l'électricité, ou plutôt est due à l'action électrique, je comprends facilement pourquoi ils exigent l'obscurité ; dans certaines circonstances, la force de l'une doit diminuer ou neutraliser la force de l'autre.

Il y a encore un trait à noter, concernant les preuves par l'écriture directe sur une ardoise, qui ne doit pas être négligé.

A diverses séances, on a trouvé sur les ardoises des phrases écrites en plusieurs langues. La théorie avancée par le Dr Hare (voir sa vie), c'est que la pensée du médium est en harmonie avec plusieurs personnes, en même temps, même si ces dernières sont éloignées à une distance plus grande que le diamètre de la terre ; aussi longtemps qu'elles sont sympathiques au médium, l'action est la même qu'avec une seule personne.

Quelle que puisse être l'opinion générale, relativement à l'exactitude de ces spéculations concernant les preuves par l'écriture directe sur ardoise, on peut, dans tous les cas, admettre qu'elles sont précieuses comme guides pour d'autres investigateurs, dans le labyrinthe des phénomènes spirites.

Signé : ARCHIE F. COLLINS.

Au Rédacteur. — Je désire que vous publiiez l'article ci-dessus comme une manifestation de l'ignorance presque impardonnable de quelques « savants » ; ils attribuent tous les phénomènes occultes, à des causes physiques, plutôt que d'admettre logiquement qu'une bonne partie est due à l'œuvre des Esprits.

Hélas, ils ne voient pas que le magnétisme et l'hypnotisme, peuvent être dans le monde des Esprits, et que c'est, de ce monde seul, que nous vient l'écriture directe sur les ardoises !

Signé : DIVINE WRIGHT.

Traduit du *Progressive Thinker*, du 26 mai 1894.

Traduit par E. P. BLOCHE.

Après avoir successivement absorbé le *Nouvel Echo* et la *Revue du XX^e siècle*, la *Revue de l'Est*, de Nancy, dont le succès croissant est l'indice d'un avenir brillant, vient de s'adjoindre une des plus importantes revues parisiennes, la *Revue moderne* (XI^e année) qui fusionne avec la *Revue de l'Est* laquelle paraîtra à partir du 1^{er} octobre prochain, le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en fascicules de 64 pages, avec un texte entièrement inédit, une rédaction spéciale et de nombreuses illustrations des meilleurs dessinateurs connus.

LA TERRE (1)

CHAPITRE VII : L'HUMANITÉ RELIGIEUSE. — L'HISTOIRE DES RELIGIONS.

Voilà un chapitre qui arrive à son heure et que tout le monde voudra et devra lire, car il est de nature à dissiper bien des préjugés pour et contre la religion. Je ne puis malheureusement que donner une trop faible idée de l'élévation d'esprit, du savoir et de la haute impartialité avec lesquels Vauchez traite ce si émouvant sujet de nos éternelles querelles.

Il faudrait pouvoir en reproduire en entier presque toutes les pages, surtout celles qui concernent l'histoire du catholicisme et de l'humanité païenne. Je m'excuse donc d'avance de demeurer si inférieur à mon sujet dans la rapide analyse que je vais tâcher d'en donner.

« Les religions sont nées, dit Vauchez, du sentiment qui se trouve trop à l'étroit au milieu des réalités vulgaires, et de l'espérance plus forte que tous les raisonnements... Partout où s'est rencontré une douleur inconsolable, un droit irrité ou blessé, une aspiration contrariée et demeurée inassouvie, le sentiment religieux a dû se manifester.

« Les religions sont des illusions collectives créées par le sentiment, des poèmes peuplés de chimères, dominés par l'espérance et le rêve. Ce sont des œuvres de foi et d'amour, non des créations scientifiques. Le Jésus qu'on adore n'a jamais existé, et il en est ainsi de tous les dieux. »

Et, comme on l'a dit encore, la « terreur et la reconnaissance font les dieux, suscitent les légendes et enveloppent la terre d'une atmosphère de croyances ».

Faut-il ajouter qu'elles se développent et qu'elles se maintiennent par l'habitude, par l'éducation, souvent même par la force, et qu'elles périssent quand arrive le scepticisme, ce ver rongeur des vieux saints qui fait tomber les idoles en poussière et laisse place nette à la science et au progrès.

Il est certain que les religions répondent, en un mot, à une sentimentalité respectable et à un besoin de l'esprit et du cœur : aussi, si elles s'en étaient tenues là, si elles n'étaient restées que des aspirations vers l'idéal, personne n'aurait-il songé à les traiter de misérable jonglerie, ni même à rire de la crédulité infantine des premiers fabricants de dieux ; mais, malheureusement, elles ont eu l'aveugle témérité de vouloir préciser ce qu'elles ne connaissaient pas : elles ont voulu transformer en dogmes infaillibles des hypothèses plus qu'aventureuses, en nous les donnant comme des révélations divines, en nous affirmant que le doublé était de

(1) Résumé, 1 fr., par Lucien GUENEAU.

l'or pur. Qu'en est-il résulté? C'est que l'incrédulité est arrivée; c'est qu'après avoir ri des faux dieux, on a fini par les jeter à l'eau.

De ces hypothèses mensongères, la plus générale est la croyance au miracle. Si encore le miracle n'était donné que comme une simple affirmation de forces de la nature restées jusque-là insoupçonnées ou méconnues, on aurait pu passer sur cette théorie qui n'a rien de contraire à la raison; mais, au lieu de nous le donner comme tel, elles ont dit « le miracle est une contradiction des lois de la nature »; c'était dire qu'un bâton n'avait pas deux bouts, c'était tomber dans l'absurde, dans la négation absolue de l'ordre constant qui règne dans les lois de la nature, dans la négation même du Créateur.

Qu'en est-il advenu? C'est que, la puérilité de certaines narrations une fois démontrée, le voile miraculeux une fois levé, tout s'est écroulé: l'incrédulité a fait place à la foi, le scepticisme à la croyance aveugle, et le sentiment religieux lui-même, froissé d'être ainsi déçu, s'est évanoui. Les religions ne peuvent donc s'en prendre qu'à elles-mêmes de leur chute. Nous, nous disons: ni désespérance, ni scepticisme aveugle; espérons, croyons, mais avec les yeux de la science et de la raison.

Pour mieux nous montrer comment les religions naissent, se développent et meurent, Vauchez fait passer devant nos yeux, en une série de superbes tableaux, l'histoire de celles qui ont exercé sur notre monde occidental le plus d'influence: le jéhovisme, le christianisme, le catholicisme, le protestantisme, la religion musulmane, complétant cette étude par un chapitre des plus intéressants, des plus inédits, sur le cinquième évangile, un évangile non chrétien, peut-être anti-chrétien, qui vient là, non comme une apologie ou une critique, mais dans l'intérêt seul de la recherche de la vérité historique. Vient enfin une étude sur la religion naturelle, puis un chapitre de la plus haute valeur sur l'humanité païenne et sur les religions sans dieux, car il y en a. Ce n'est qu'après nous avoir mis sous les yeux tous les documents qui peuvent nous éclairer, qu'après nous avoir montré toutes ces religions mortes ou en train de mourir, le scepticisme pénétrant partout, qu'il nous montre la religion de l'avenir, l'idée nouvelle, celle qui ne laissera derrière elle ni décevance ni désespérance.

Nous ne pouvons que jeter un rapide coup d'œil sur ces tableaux si émouvants dont il est presque impossible de donner une description sommaire sans en altérer la grandeur; aussi nous contenterons-nous le plus souvent de citer les principales pages du livre, le seul moyen d'en reproduire exactement la pensée.

Le jéhovisme. — La religion juive, la souche mère de nos religions, est contenue tout entière, comme on le sait, dans un livre qu'on nomme la

Bible, le livre des livres pour les croyants, le livre sacré par excellence, véritable écho du ciel.

Si l'on s'en rapporte aux récits de ce livre, les Juifs auraient commencé par adorer plusieurs dieux et le veau d'or eut longtemps leurs hommages. Ce n'est pas sans peine qu'ils se décidèrent à prendre pour dieu unique Jéhovah, qui leur avait fait les plus belles promesses en même temps que les plus terribles menaces. Ce dieu est leur dieu à eux seuls; ils en sont le peuple privilégié et il reste l'ennemi de tous les autres peuples, de telle sorte qu'on serait tenté de se demander si le Juif a été créé pour Jéhovah ou Jéhovah pour le Juif. Ce dieu est tout, il conduit tout, et l'État, la loi, la morale, c'est lui.

Jéhovah, c'est le roi des rois : « Il gouverne le monde suivant les caprices de sa volonté, — pour lui il n'y a pas de lois directrices et immuables, — il trouble, quand il lui plaît, par les coups d'État du miracle, l'ordre ordinaire des choses, ressuscitant les morts, faisant rétrograder le cours des siècles pour rajennir un vieillard, arrachant à la terre ses prophètes bien-aimés et les transportant au ciel sur un char de feu ». Il commande par ses prêtres qui sont en relations directes avec lui et qui donnent, en son nom, des ordres dont les rois doivent être les fidèles exécuteurs.

On voit de suite les conséquences d'une pareille doctrine. Le bon roi, ce sera David qui danse devant l'arche, et peu importe qu'il soit couvert de débauches, qu'il commette crimes sur crimes : il est roi selon le cœur du prêtre. De même en est-il advenu chez nous quand on eut implanté en France la doctrine juive, ressuscitée par les jésuites et par Bossuet.

Louis XIV, malgré ses débauches et ses crimes d'État, fut le roi selon le cœur de Dieu, puisqu'il avait été le docile instrument du prêtre.

De là aussi cette conséquence fatale qui fit du peuple juif un peuple constamment isolé, et cette confusion si funeste de la notion d'État avec la notion d'Église, si terrible pour les peuples qui ont adopté cette maxime qu'on veut nous imposer encore aujourd'hui du dieu régnant socialement, spirituellement et temporellement.

Le Juif soumis à cette doctrine resta donc le peuple le plus clérical de l'univers, et c'est là ce qu'on entend faire aujourd'hui de nous.

La Bible, cet ancien testament donné par Jéhovah à son peuple et devenu la base de nos religions, n'est, il faut le dire, et c'est ce que les protestants éclairés reconnaissent maintenant, « qu'un livre remanié, fourmillant d'erreurs, portant les traces du plus hétéroclité des amalgames et des contradictions les plus énormes ». Il est néanmoins curieux, à titre de document humain, en nous montrant comment on écrivait, comment on rêvait,

comment on pensait, il y a plusieurs milliers d'années, chez un petit peuple d'Orient.

S'il en est ainsi de la base, et il n'y a pas à en douter, que penser du reste? « La morale perd, dans de pareilles conditions, son caractère universel, qui est d'être au-dessus des circonstances locales, des prétentions de races et des vanités individuelles. Le christianisme, héritier, ainsi que nous allons le voir, de l'esprit juif, n'a pas détruit cette fatale aberration : il se l'est appropriée, aux dépens des Juifs eux-mêmes et au plus grand préjudice de la conscience humaine et de la civilisation. »

CHAPITRE VIII : CHRISTIANISME. — CATHOLICISME. — PROTESTANTISME.

Et maintenant que nous savons à quelle négation de la morale aboutit en somme le jéhovisme, passons à l'examen des religions qui en dérivent directement : le christianisme, le catholicisme et le protestantisme.

Je ne puis, ai-je dit, que signaler simplement à l'attention du lecteur ces chapitres si remarquablement écrits, si vigoureusement pensés, qu'il faut lire en entier si l'on veut bien comprendre pourquoi ces religions restent impuissantes et sont déjà mortes ou quasi-mortes.

Le christianisme n'est qu'une continuation du judaïsme ; à l'Ancien Testament (la Bible), on a ajouté, pour le compléter, le Nouveau Testament (les Évangiles). Or, les Évangiles ne sont pas des biographies, mais des apologies de Jésus, c'est-à-dire de pieux racontars sans valeur historique. Aussi tout essai d'une vie de Jésus, dit avec raison Vauchez, n'est-il qu'une mystification volontaire ou inconsciente. Ces Évangiles, dont le plus ancien n'a été écrit que cinquante ou soixante ans après Jésus-Christ, ne sont même pas, du reste, d'accord entre eux. Les trois premiers, dits synoptiques, donnent Jésus comme un Juif d'origine sacrée, ayant le don des miracles ; échappant à la mort par la résurrection, ce qui était arrivé à d'autres avant lui, et suscité par Jéhovah pour la libération du peuple de Dieu. Le quatrième Évangile, au contraire, en fait une sorte d'être divin, un *verbe* de Dieu. C'est là une conception grecque et néo-platonicienne sans valeur au point de vue de la certitude des faits.

En réalité, la vie et les miracles de Jésus constituent un pur roman théologique ; le christianisme paraît donc né d'un amalgame de conceptions juives et grecques et la résurrection, cet événement sur lequel repose en somme toute la croyance en la divinité de Jésus, n'a été l'objet d'aucune vérification historique ; c'est une croyance, « un de ces miracles qui sont vrais quand on y croit, comme le dit si finement Littré, et qui cessent de l'être quand on n'y croit plus ».

Hélas ! il a fallu bien de l'imagination pour transformer le modeste fils du charpentier en un tiers de dieu, lui qui n'en admettait qu'un : « le père céleste ». Il en a fallu bien plus encore pour faire de sa mère, avec laquelle il ne paraît pas avoir toujours vécu en bonne intelligence, la mère d'un dieu et la femme d'un dieu. Ce sont là des conceptions qui ont donné naissance à bien des controverses, qui ont fait couler des torrents d'encre, ce qui ne serait rien, mais malheureusement en même temps des torrents de sang.

N'attribuons pas, du reste, à Jésus, la paternité de pareilles doctrines, démenties à chaque instant par ses paroles. Le fondateur, théologiquement parlant, du christianisme fut saint Paul qui, tout en se convertissant, conserva l'esprit juif et avec lui le dieu fort et jaloux des Hébreux, qui de toute éternité, a préparé les « bons » pour le salut et les « méchants » pour la damnation.

C'est ce qu'on nomme la doctrine de la prédestination, doctrine fataliste aussi monstrueuse et aussi contraire au doux esprit de Jésus que celle de la damnation éternelle, de ce rôtissement sans répit qui matérialise la vie future réservée aux âmes, et qui fait tomber la religion dans de répulsives extravagances.

Saint Paul fut, avons-nous dit, l'organisateur du christianisme et de ces communautés de croyants qui, persuadés que Jésus ne tarderait pas à revenir vivant et glorieux sur les nuées du ciel pour juger les vivants et les morts, subirent courageusement toutes les souffrances, pensant acheter ainsi le bonheur éternel. Ces croyants à la *Parousie* prochaine, c'est le nom sous lequel on désignait cette venue du Christ, allèrent jusqu'à mettre leurs biens en commun, pensant n'avoir plus besoin de biens privés puisque le monde allait être anéanti.

La génération de Jésus et de saint Paul passa et la *Parousie* ne vint pas. On la remit à l'an mille et, pendant ce temps, les nombreuses églises qui s'étaient formées, et qui avaient chacune leur morale, leur évangile, leur enseignement, disparurent peu à peu pour faire place « à la grande Église qui, créant des dogmes nouveaux, transformant les anciens, établissant une morale particulière, inventant une hiérarchie puissante et une organisation formidable, devint ce que nous appelons le catholicisme ».

C'est au bandit Constantin, dit le Grand, qu'on doit l'érection du christianisme en cette religion officielle qui, en montant sur le trône des empereurs romains, s'éloigna de plus en plus de la religion qui avait commencé par être celle des humbles et des persécutés.

Les dogmes, comme nous venons de le dire, se modifièrent ; les petites églises disparurent ; Marie fut élevée au rang des déesses, Jésus devint la

seconde personne de la Trinité, de la religion à trois têtes, et le concile de Nicée déclara anathèmes ceux qui ne croiraient pas à sa divinité.

Les Ariens s'y refusent et chrétiennement on les massacre. Ce n'était que le commencement.

Le paganisme vaincu ne mourut pas, du reste, tout entier. « Les vieilles religions, lorsqu'elles succombent, lèguent une partie d'elles-mêmes aux religions nouvelles. Le peuple, en se convertissant, conserva ses usages, ses fêtes antiques et se contenta de les baptiser de noms nouveaux. Le culte de Marie fit des emprunts à celui de Vénus; Jésus-Christ prit plus d'une fois la place d'Apollon » et, ainsi que je l'ai montré dans d'autres récits, les vieux dieux se métamorphosèrent en bons saints pour conserver leur place au feu et à la chandelle.

Ce ne fut pas tout : Constantinople étant devenue la ville impériale, son église fut, pendant un certain temps, la principale église et son évêque le premier des évêques.

Mais ce n'était pas là l'affaire de Rome, qui n'avait pas abdiqué toute idée de retour à son ancienne suprématie et n'en restait pas moins la ville des Césars, la vieille capitale du monde romain. Grâce à un mauvais jeu de mots et à un petit roman habilement arrangé, on lui rendit son rang et on en fit la ville éternelle.

Jésus avait dit, paraît-il, à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, » d'où on en conclut que la ville où Pierre avait évangélisé devait être la métropole religieuse du catholicisme. Pierre, il est vrai, n'était jamais venu à Rome : les théologiens ne sont pas embarrassés pour si peu : ils affirmèrent qu'il y était venu. On bâtit sur ce voyage un petit roman, et le tour fut joué.

De tout cela on fit un dogme et l'évêque de Rome, de la ville éternelle, de la ville sainte, devint un dieu sur terre, ayant le pouvoir « de lier et de délier », tenant en mains les clefs du Paradis.

« C'est, dit Vauchéz, l'idolâtrie dans ce qu'elle a de plus monstrueux. » Nous n'y contredirons pas. Qu'on imagine encore des dieux célestes, cela se comprend, mais un homme-dieu, cela dépasse toute imagination, et ceci me fait souvenir d'un trait de Vauchéz que j'ai omis de relater en parlant du Dieu créateur qui, d'après la Bible, « fit l'homme à son image ». « L'homme dit-il, le lui a bien rendu depuis. » Et de fait, en faisant du pape un dieu, l'homme a bien rendu à Dieu la monnaie de sa création.

Ces papes, on le sait, prirent au sérieux leur rôle de dieux sur terre. Ils voulurent devenir très effectivement rois temporels et rois spirituels, dominer sur tous les rois et sur tous les peuples, et c'est encore aujourd'hui leur prétention. On put même croire un moment qu'ils allaient réussir

dans leur entreprise, « mais, grisés par cette puissance surhumaine qu'ils s'étaient arrogée, les successeurs de saint Pierre tombèrent dans les pires inepties de l'infatuation, dans les crimes les plus violents et les débauches les plus abjectes ».

A un moment, on en vit jusqu'à trois à la fois, tous trois infaillibles, tous trois s'excommuniant mutuellement. « Et Dieu, impassible, les regardait faire. » Un jour, peut-être, nous reparlerons de leur histoire.

A l'exemple de leur chef, les membres de ce clergé qui n'étaient rien dans la primitive Église et qui étaient devenus tout dans la nouvelle, devinrent aussi dissemblables que possible des compagnons de Jésus, gens mariés et honnêtes pères de famille pour la plupart.

C'est alors qu'on créa toute cette milice d'hommes et de femmes « vierges », de religieuses, de moines, de prêtres, sous prétexte que, Marie étant vierge, la virginité était chose agréable à Dieu. L'Évangile disait bien, il est vrai, que Jésus avait des frères, ce qui ne laissait pas que d'être quelque peu embarrassant : on les changea en « cousins germains, » et Jésus n'ayant plus de frères, Marie resta vierge.

Les moines lancés par la papauté dans toutes les directions, s'en allèrent prêchant que le pape était le représentant de Dieu sur terre, que l'enfer était réservé à quiconque mettrait en doute son autorité et que le paradis appartiendrait aux dociles, à ceux qui voulaient bien payer, veux-je dire.

Les prêtres, de leur côté, organisèrent des tribunaux pour poursuivre ceux qui auraient l'audace de s'insurger contre leurs doctrines. On brûla les juifs, on brûla les hérétiques, on brûla les sorciers, on brûla les savants, et brûler devint la grande besogne de l'Église.

Mais à quoi bon poursuivre la description de ce trop vrai et trop effrayant tableau :

« Brûler n'est pas répondre ; les hérétiques renaissaient de leurs cendres, se répandaient dans le monde, pénétraient dans les couvents, s'établissaient jusque dans l'Église. Des théologiens d'une piété exemplaire et d'une conduite irréprochable firent entendre des paroles de protestation en faveur de la liberté et des mots d'accusation contre la tyrannie des évêques et des papes. Au pape, on opposa le Christ, aux évêques les apôtres, aux mœurs sacerdotales les mœurs des premiers chrétiens ; saint Paul croit au salut par la foi et saint Jacques au salut par les œuvres. Pourquoi les fidèles, au lieu de recevoir des ordres des évêques et des papes, ne s'inspireraient-ils pas directement des paroles de Jésus, des instructions des Évangiles ? Entre la conscience humaine et Dieu, pourquoi toute une hiérarchie ecclésiastique ? etc. »

Le jour où ces questions furent posées, l'unité catholique courut un immense danger : « le protestantisme venait de naître ». (*A suivre.*)

M. Levavasseur ouvre un groupe à Colombes, Seine, 25, place du Marché 10 kilomètres de Paris (chemin de fer, place du Havre).

Chaque jeudi il recevra ses frères en spiritisme, à 7 heures du soir.

DÉDOUBLEMENT A CHATEAUNEUF

14 août 1894 : Je viens d'éprouver un phénomène qui, d'après notre doctrine et nos connaissances, est facilement explicable. Il est possible qu'il soit fréquent, et que bien des personnes l'aient éprouvé comme moi. Néanmoins, je crois devoir vous le signaler, ce serait un état participant à la fois peut-être du somnambulisme et du cauchemar, et ce n'est ni l'un ni l'autre.

Voici le fait :

Vers trois heures de l'après-midi, je me suis étendu sur mon lit, et peu à peu je me suis trouvé dans un état somnolent. Remarquez bien que ce n'est pas le sommeil, ce n'est pas non plus le rêve, c'est enfin un état intermédiaire que tout le monde a éprouvé.

Dans cet état, je conservais parfaitement toute ma lucidité. J'avais les yeux fermés et je demeurais immobile. Peu à peu, mes sens se sont engourdis, et je sentais un second moi, qui n'était pas le corps, faire des efforts surprenants pour se dégager du corps. Mon esprit ou plutôt mon enveloppe fluidique était nettement séparé de l'enveloppe corporelle. Mes bras fluidiques, mes jambes fluidiques s'agitaient en tous sens. Ce second moi considérait le corps et se rendait compte que ce dernier conservait l'immobilité la plus absolue. Il agitait ses bras et voyait ses bras corporels inertes. Il frappait des coups et il entendait le son. Il s'expliquait à ce moment qu'il était réellement un esprit et que cet esprit s'efforçait de se séparer du corps; mais il éprouvait de la douleur. Il comprit à la fin qu'il était inutile d'user de violence, et par un effort de sa volonté, il rentra dans le corps qui dès lors s'éveilla complètement.

La mémoire de ce fait s'est entièrement conservée en moi. Comme je vous l'ai dit, ma lucidité a été constante, et je n'ai cessé de la conserver.

Pendant tout ce temps (qui a duré peut-être une demi-heure, peut-être plus) je raisonnais ma situation et je faisais des expériences sur moi-même. Ma volonté seule, et ma volonté consciente, a maintenu mon enveloppe fluidique hors du corps. Je sentais, je voyais que j'avais quatre bras, dont deux s'agitaient avec violence et dont deux autres restaient immobiles.

Les docteurs expliqueront que c'est là un cauchemar, effet de la digestion (et je n'avais pas mangé depuis trois heures), ou suite d'une maladie (je n'en ai pas eu depuis plus de quinze ans et ma santé est bonne); une

impression laissée sur le cerveau à la suite d'une lecture ou d'un spectacle qui a fortement ému (je n'ai rien lu et rien vu qui n'ait fait la moindre impression). Je suis absolument sain d'esprit et de corps.

J'ai tenu à vous faire cette relation. Il est possible que ce cas soit fréquent et qu'il ne vait pas la peine d'être raconté ni retenu. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

CHATEAUNEUF — ALBAN DUBET.

Nota : Ce cas n'est pas rare, et les expériences dernières de M. Lecomte, qui a donné la photographie de ce dédoublement, d'une manière scientifique, prouvent que M. Alban Dubet voit nettement ce qui est et s'en rend un compte exact ; nous le remercions pour le récit de ce fait.

DOUBLE VUE

Les faits que je vais citer sont récents, ils sont de juillet et août 1894.

Je ne puis pour l'instant donner les noms, n'y étant pas autorisé, mais ils seront donnés plus tard.

Le docteur F..., ex-député et maire d'une ville de 30.000 âmes, était fort incrédule à l'égard des phénomènes de toutes sortes dont on s'occupe dans les *revues* de psychisme quand, ayant eu à soigner une fille de 25 ans, que j'appellerai X..., il obtint avec elle des résultats extraordinaires.

Voici quelques faits que je tiens de première main.

X... est d'une sensibilité extrême sous l'influence magnétique du docteur F...

1^o Expérience de quatre témoins que je connais intimement, dont le docteur D... qui a fait un ouvrage sur l'hypnotisme. M. F... a procédé à l'expérience suivante :

Sans que X... soit hypnotisée, M. F... lui fait des passes sur une main, en fait disparaître la sensibilité et reporte cette sensibilité sur une pièce de 5 francs posée sur la table. On pince X... sur la main, elle ne sent rien, on raye la pièce de 5 francs avec une épingle, la main est rayée et le sang paraît.

2^o Le soir à son café habituel, M. F... expliquant cette expérience à la dame du café, sortit la même pièce de 5 francs de sa poche et fit voir à cette dame comment il avait opéré en la rayant à nouveau.

Une heure après il rencontra X... qui lui dit : Oh vous avez dû faire quelque chose à telle heure. Voyez ce qui m'est arrivé ! » A plusieurs centaines de mètres de distance, la main avait été rayée une seconde fois !

3° Il y a peu de jours, M. F..., se promenant avec deux conseillers municipaux, vit passer X...

Tenez, dit-il aux deux conseillers, vous allez voir quelque chose de drôle.

Il appela X... lui prit la main qu'il mit dans celle d'un des conseillers et fit remarquer à ce dernier que la main était nette. Puis il détacha un feuillet de son carnet et le sensibilisa, comme il avait fait pour la pièce. Avec une épingle il raya le papier en croix, mais la rayure transversale s'arrêta à la première barre, où le papier affaibli arrêta l'épingle qui le creva. Aussitôt X... jeta un cri, la main était marquée en rouge de deux traits identiques à ceux du papier, et, au point de rencontre, la peau percée laissait perler une goutte de sang.

4° M. F... n'avait pas tardé à s'apercevoir de la lucidité de X... dans le sommeil hypnotique, et il eut d'étranges résultats. Un notable de la ville avait une bonne, réputée honnête, qui disparut un jour. Très inquiets, ses maîtres firent donner son signalement par les journaux. Nous eûmes l'idée de conseiller au docteur F..., d'envoyer X..., à la recherche de la bonne.

M. F... fut trouver X... l'endormit et lui donna l'ordre de se transporter (idéalement) dans la chambre de la bonne en lui donnant les indications voulues.

X... donna maints détails, racontant les faits au présent ; un individu de telle et telle façon emmenait la bonne, ils allaient d'abord en telle maison, puis ensuite à la gare, où ils prenaient le train *sur la 3^e voie*, c'était la nuit.

Mais, dit X..., il y a trop de monde, je ne puis les suivre.

Deux jours après, la bonne rentrait, essayant un conte bleu ; mais devant le récit des faits, elle perdit toute assurance, et confessa que tout était exact.

5° Après ce résultat, une expérience fut faite.

Les docteurs F... et D..., avec X..., dans une maison. A la même heure et à 500 mètres de là, un autre groupe dans une autre maison, devait accomplir des actes quelconques.

X... hypnotisée reçut l'ordre de se rendre dans l'autre maison, elle dépeignit les personnes (pour qu'elle dise les noms, il faut que les personnes soient nommées).

X... dit donc que ces personnes exprimaient leurs doutes, et qu'un tel proposait de jouer aux jeux innocents ; qu'ils plaçaient la petite J... au milieu d'eux, et lui bandaient les yeux. Que M. K... disait : C'est égal, nous avons l'air d'un tas de X... ici réunis, ce à quoi, M. Z... faisait remarquer qu'il y avait des dames.

Le docteur F... donna l'ordre à X... de pincer une des dames. X... fit le simulacre de pincer et dit : mais elle ne le sent pas !

Après avoir inscrit sur son carnet toutes ces déclarations, M. F... accompagné du docteur D... se rendit à l'autre groupe ; ils demandèrent à ces personnes de dire d'abord ce qu'ils avaient fait ; quand ils eurent terminé, M. F... leur montra son carnet. C'était concordant en tous points.

6° Le docteur F... attendait par le train des amis habitant à 86 kilomètres. Ne recevant ni amis, ni lettre, M. F... va chez X... et lui donne l'ordre de se rendre au B... (lieu d'habitation des amis).

— J'y suis, dit X... (elle dépeint exactement les lieux où elle n'est jamais allée).

— Mais, dit-elle, il n'y a personne !

— Entrez dans la maison.

— Ah grand Dieu ! dit-elle, qu'est-il arrivé ? Une dame est blessée, le docteur est là ; il fait tel pansement, il faut la retourner, elle veut que ce soit son mari. Le docteur dit que la bande de toile est trop courte. La voiture a versé, le cocher n'a pas eu de mal. Madame seule est blessée aux reins et à l'épaule, etc...

(J'ai lu tous ces détails sur le carnet du docteur F...)

Aussitôt M. F... fut au télégraphe et passa cette dépêche à ses amis.

« — Est-il vrai qu'il vous est arrivé un accident en voiture. » C'était le soir.

Le lendemain matin il recevait une lettre *que j'ai lue*, l'ami s'étonnait fort sur le cas, comment avez-vous su, écrivait-il, qu'il nous est arrivé un accident ? En effet, hier., etc...

Tout était exact.

Mais, diront les sceptiques, si cela était vrai, on pourrait savoir les secrets d'autrui, les secrets politiques ?

Eh bien oui, le cas a eu lieu, et je le conterai plus tard dans cette *Revue*.

Deux agents de la sûreté ont été révoqués parce que le docteur F... par X... a mis au jour une conférence policière, et les deux agents ont été soupçonnés d'avoir trahi leur chef. Or, dans les faits dévoilés, il y en a que les deux agents ne pouvaient connaître.

Ainsi X... en détaillant la scène qui avait lieu dans le moment même à la sous-préfecture, dit en parlant du commissaire central : *Celui-là pense telle chose et n'ose pas le dire.*

Or le fait ayant été reporté au commissaire central, celui-ci dit : En effet, c'est exact ! j'ai pensé cela et je n'ai pas osé le dire parce que je craignais une semonce du sous-préfet !

L'affaire n'est pas terminée encore ; M. F..., pour défendre les agents révoqués, a fait offrir au sous-préfet une expérience.

Pour X..., il y a abstraction du temps et de l'espace. Parfois elle entre-mêle des faits antérieurs à la scène qu'elle décrit.

7^e Tout récemment le docteur L^{ue}, de la Faculté de Paris et de passage ici, ayant appris ces choses, refusait d'y croire; il fit porter un pli scellé à M. F... qui le soumit à l'investigation de X... Elle lut le pli immédiatement; sous sa dictée, M. F... écrivit et renvoya de suite l'écrit et le pli intact.

C'était mot pour mot !

Le docteur L... est reparti émerveillé.

Je l'espère, je donnerai à la *Revue spirite* d'autres faits, étant, moi, l'investigateur.

NOTA : Je ne puis inscrire aucun des noms cités dans cet article, le signataire pensant que le D^r F..., ancien député, maire d'une grande cité, n'a pas toujours le sérieux voulu pour de telles expériences; en tout cas, ce qui est imprimé plus haut se peut et a dû avoir lieu, vu la qualité des personnes mises en cause. Nous pouvons présenter une foule de faits similaires, signés de personnages éminents.

Notre correspondant est trop timoré, et son article était imprimé.

CAS DE TÉLÉPATHIE

Monsieur Leymarie,

Je vous signale un fait récent, qui dernièrement eut lieu dans notre famille.

Il s'agit de mouvements violents, produits le 24 juillet dernier par des forces invisibles, dans une porte qui s'ouvre sur un chai; pendant mon absence, mon père âgé de soixante ans était occupé, lorsque, tout à coup, il entendit la porte avec son crochet se mouvoir vivement.

Cette agitation fit résonner grandement la porte et le crochet qui la tenait fermée, et à ce bruit, soudain, mon père se tourna brusquement pour constater si personne ne l'avait touchée ou ouverte; ne voyant rien il se leva, se rendit à la porte bien qu'elle fût fermée, l'ouvrit, regarda attentivement s'il ne voyait personne dans le chai et crut que c'était moi qui plaisais; à l'instant il fouilla la maison, ne découvrit rien de caché et alors, il pensa que sa belle-sœur était morte, que sa disparition était annoncée par ce bruit. (Il pensa plutôt à ma tante qu'à toute autre personne, vu qu'elle était très souffrante depuis longtemps.)

Lorsque je revins il me dit : Tu sais, ta tante est morte ! — Et comment le savez-vous, répliquai-je ?

Il me raconta ce qui précède; je lui rappelai alors un fait de ce genre, dont j'avais lu le récit sur la *Revue spirite* du mois d'avril dernier (p. 232) intitulé : *Le pourquoi d'un tableau qui s'agite*, par A. Florisson.

Je lui expliquai que ce fait n'annonçait pas qu'elle fût morte, mais qu'elle allait mourir, probablement sous peu de jours.

Journellement nous attendions cette triste nouvelle, avec anxiété et fatalement elle arriva ; trois jours après Ma mère vint nous dire que ma tante était morte la veille, quarante-huit heures après le fait ci-dessus.

Le soir même du constat des bruits, chez des amis je racontais ce que venait d'entendre mon père, et bien qu'ils possédassent une intelligence scientifique, ils doutèrent de nos paroles et se mirent à rire ; dès qu'ils apprirent la mort de ma tante, ils avouèrent que je leur avais dit la vérité, en racontant ce qu'avait entendu mon père ; que désormais ils accueilleraient sérieusement les révélations spirites, car je les avait mis sur la voie d'un cas véridique digne d'attention.

Que de gens encore ignorent ce que c'est que le spiritisme, bien qu'il se manifeste dans le monde entier, à qui sait entendre et méditer.

P. S. A. JÉRÉMIE, à St-Hippolyte.

PREUVES DE L'EXISTENCE DES ESPRITS

D'APRÈS LA SCIENCE, LA TRADITION ET LES FAITS (1).

Les apparitions, les visions, les voix d'outre-tombe et autres manifestations spirites, que l'on a universellement constatées sur notre globe, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, étaient surtout fréquentes chez les personnes qui, par la pureté de leur cœur et de leur esprit, l'ardeur de leur foi et de leurs prières, se trouvaient dans d'excellentes conditions *psychiques* pour percevoir, avec justesse et clarté, tous ces genres de phénomènes.

Les Saints étaient donc, pour la plupart, des médiums fort bien doués à ce sujet, mais *inconscients* touchant les faits étranges qui se produisaient en leur présence, c'est-à-dire qu'ils ne les provoquaient point par des évocations, comme le font généralement nos médiums.

Embrasés de l'amour divin qui les pénétrait de toutes parts, sans cesse unis par la prière et la contemplation avec les Intelligences supérieures de l'au-delà, il est naturel qu'ils aient été si fréquemment les témoins de manifestations spirites, parfois très remarquables, et dignes en tous points d'être publiées dans la *Revue Spirite*.

C'est ce que nous entreprenons, persuadé que le récit très exact de ces faits, jadis qualifiés *miraculeux*, sera utile à nos lecteurs, les édifiera en venant à l'appui de notre thèse : *Preuves de l'existence des Esprits*.

(1) Voyez la *Revue Spirite*, n° 5 de mai 1894.

VISIONS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. — Les visions et les communications étaient familières à saint François d'Assise; il n'en fut jamais plus favorisé que dans sa retraite sur le mont Alverne.

Vers la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, François étant le matin en prières du côté de la montagne, s'élevait à Dieu par l'ardeur de ses désirs... Il vit comme un séraphin, ayant six ailes éclatantes qui descendait vers lui d'un vol rapide. Entre ses ailes paraissait la figure d'un homme crucifié, qui avait les mains et les pieds étendus et attachés à une croix.

A ce spectacle, François fut extraordinairement surpris; une joie mêlée de tristesse remplit son cœur. La présence de Jésus-Christ qui se montrait à lui sous la figure d'un séraphin, lui causait une joie inexprimable; le douloureux spectacle de son crucifiement le pénétrait d'une vive compassion.

Après un entretien secret et familier, la vision disparut; son âme resta embrasée, son corps fut extérieurement marqué d'une figure semblable à celle d'un crucifix, comme si sa chair, amollie et fondue par le feu, avait reçu l'impression d'un cachet; aussitôt les marques des clous commencèrent à paraître à ses mains et à ses pieds, telles qu'il les avait vues dans l'image de l'homme crucifié. On vit ses pieds et ses mains percés de clous dans le milieu : les têtes des clous rondes et noires étaient au dedans des mains et au-dessus des pieds; les pointes, qui étaient un peu longues et qui paraissaient de l'autre côté, se recourbaient et surmontaient le reste de la chair, dont elles sortaient. François avait aussi à son côté droit une place rouge comme s'il eût été percé d'une lance, cette plaie jetait souvent du sang, qui trempait sa tunique et ce qu'il portait sur les reins (1).

VISION DE SAINT VINCENT DE PAUL. — *Les globes de feu.* — Sainte Jeanne François Frémiot de Chantal, veuve fondatrice de l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie, s'étant endormie dans le Seigneur, le 13 décembre 1641, saint Vincent de Paul, qui avait été son confesseur à Paris, fut averti par une vision qu'elle jouissait dans le ciel de la gloire des bienheureux. Il en fit part à l'archevêque de Paris, et dressa, par son avis, le procès-verbal suivant : saint Vincent de Paul se mit à genoux, priant pour elle; il aperçut un petit globe de feu qui, s'élevant de terre, alla se joindre dans la région supérieure de l'air, à un autre globe plus grand, plus lumineux. Ces deux globes qui n'en firent plus qu'un, continuèrent de monter en haut et se fondirent dans un troisième qui était immense, plus brillant que les autres. Alors une voix intérieure dit à Vincent que le premier globe était l'âme de

(1) Voyez saint Bonaventure C. 43, 44, 15, et Saint François de Salles (*Traité de l'amour de Dieu*), et le Père Chailippe.

la vénérable Mère de Chantal, le second, celle du bienheureux évêque de Genève (saint François de Salles), et le troisième l'essence divine. Quelques jours après, il apprit la mort de la Mère de Chantal. Il pria pour elle avec ferveur. Dans l'instant même, il eut pour la seconde fois la même vision. Il ne douta plus alors que la Mère de Chantal ne fût dans la gloire avec le Seigneur (1).

VISION DE SAINTE AGATHE DANS SON CACHOT. — Quintien, un consul, instruit de la beauté et des immenses richesses d'Agathe, se flatta qu'il pourrait satisfaire son impudicité et son avarice par le moyen des édits que l'empereur avait portés contre les chrétiens ; il ordonna qu'on se saisit de sa personne pour la conduire devant son tribunal, à Catane.

Quintien furieux de se voir vaincu par la patience héroïque de la sainte, commanda qu'on la tourmentât aux mamelles et les coupât.

Agathe dit : « Cruel tyran, ne devrais-tu pas rougir de me faire cette injure, toi qui a sucé les mamelles de ta mère ? » Le juge la renvoya ensuite en prison, avec défense de panser ses plaies, de lui donner aucune nourriture : le Seigneur fut son médecin. Saint Pierre lui étant apparu dans une vision, la consola, guérit ses plaies, remplit le cachot d'une lumière éclatante.

APPARITION DE JÉSUS-CHRIST A SAINT WATLHEN. — Saint Watlhen, abbé de Melross en Écosse, disant la messe le jour de Noël, éprouva des transports d'amour extraordinaires, le Sauveur se fit voir sous une forme sensible. Il tint cette faveur cachée, la découvrit à son confesseur qui la divulgua après la mort du saint.

Il fut souvent favorisé de visions et d'extases. Dans une de ces visions, Dieu lui montra la gloire dont les bienheureux jouissent dans le ciel, pour récompenser l'ardent désir qu'il avait de lui être réuni pour toujours.

VISION DES SAINTS MARTYRS RËNUS, VICTOR, QUARTHOSE. — Saints Montan, Lucius, Flavien, Julien, Victorie, Primole, Rénus et Donatien, disciples de saint Cyprien, évêque de Carthage, condamnés à être brûlés vifs, furent conduits dans une prison ténébreuse où ils trouvèrent le prêtre Victor, avec quelques autres confesseurs. Rénus eut une vision, qu'il raconta dans ses actes : « Il lui sembla voir plusieurs prisonniers sortir de la prison avec un flambeau qu'on portait devant chacun d'eux, mais il y en avait d'autres qui demeuraient faute de flambeau. Il nous reconnut et nous assura que nous

(1) *Vie de saint Vincent de Paul*, par COLLET, t. I, p. 339 et la bulle de la canonisation de la sainte.

élions du nombre de ceux qui marchaient avec des flambeaux. Le récit de cette vision nous remplit de joie, nous ne doutâmes plus que nous dussions suivre, par le martyre, Jésus la vraie lumière.

Le prêtre Victor, un martyr, eut aussi une vision : « J'ai vu cette nuit, nous dit-il, un enfant dont le visage était tout éclatant de lumière, entrer dans la prison, il nous en a fait faire le tour comme pour nous mettre en liberté, il ne s'est point trouvé d'issue ! Il me dit : *« Ne perdez point courage pendant le peu de temps que vous avez encore à rester ici. Je suis avec vous. Allez en assurer vos compagnons et faites-leur connaître qu'ils recevront la couronné de gloire. »* Comme je lui demandais où était le paradis, il me répondit qu'il était hors du monde. Daignez me le montrer, lui dis-je. *« Et où serait le mérite de votre foi ? »* me répliqua-t-il. Le récit de ce songe mystérieux nous remplit de joie.

La nuit suivante, Dieu nous donna une nouvelle assurance de sa miséricorde, par une vision envoyée à notre sœur Quartelosie, prisonnière avec nous. Il y avait trois jours, son mari et son fils avaient souffert la mort pour Jésus-Christ, elle ne tarda pas à les suivre : « J'ai vu entrer mon fils dans la prison ; il s'est assis sur le bord du puits, il m'a dit : *« Dieu a été témoin de vos souffrances. »* Là-dessus est entré un jeune homme d'une merveilleuse beauté, qui nous a exhortés à prendre courage et nous a assurés que Dieu s'était souvenu de nous.

VISION DE SAINT SADOÛ, évêque de Séleucie et de Ctésiphon. — Saint Sadoû ayant eu une vision dans le lieu de sa retraite, rassembla ses prêtres et ses diacres pour leur faire part de ce qui lui était arrivé : « J'ai vu en songe, leur dit-il, une échelle tout environnée de lumière, dont le sommet touchait au ciel ; saint Siméon, brillant de gloire, y était appuyé : « Montez, Sadoû, m'a-t-il dit, montez et ne craignez rien ; je montai hier, c'est aujourd'hui votre tour à monter. Ce qui me paraît signifier que comme mon saint prédécesseur endura la mort l'année dernière, je dois la souffrir cette année. » C'est ce qui arriva. Le roi Sapor étant venu à Séleucie, le saint évêque fut arrêté et eut la tête tranchée,

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE A SAINT PHILIPPE DE NÉRI. — Saint Philippe de Néri ayant été attaqué, sur la fin de ses jours, d'une fièvre violente qui faisait craindre pour sa vie, tomba en extase durant une vision où la Sainte-Vierge lui apparut, il s'écria tout à coup : « O très sainte Mère de Dieu ! qu'ai-je fait pour que vous daigniez venir à moi ? » Un instant après il dit à quatre médecins qui étaient dans sa chambre : « N'avez-vous pas vu la bienheureuse Mère de Dieu, qui par sa visite, m'a délivré de mes maux ? » Mais il n'eut pas plutôt réfléchi qu'il venait de divulguer la vision dont il avait

été favorisé, qu'il pria tous ceux qui étaient présents, de lui garder un secret inviolable

Un grand nombre d'exemples d'apparitions et de visions se trouvent dans la vie des saints ; ils y abondent (1).

Les Esprits se manifestaient également aux saints par des voix mystiques, dont nous donnerons, ci-après, quelques exemples :

1° « Tandis que saint Augustin, lors de sa conversion, sentant ce qui le retenait encore, poussait de profonds soupirs, en se faisant à lui-même le reproche suivant : « Jusques à quand, jusques à quand, dirai-je à demain, à demain ? Pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui ? Pourquoi dès ce moment ne mettrai-je pas fin à mes infamies ? Il entendit dans une maison voisine une voix comme celle d'un enfant qui disait en chantant : « *Prenez et lisez.* » Aussitôt il changea de visage, se mit à penser s'il n'y avait pas quelque jeu où les enfants avaient coutume de chanter ces paroles ; et comme il ne lui vint pas dans la pensée d'avoir entendu parler de rien de semblable, il arrêta le cours de ses larmes, et se leva dans la pensée que c'était un avertissement du ciel... Ayant pris le livre des épîtres de saint Paul, il l'ouvrit et lut en silence ces paroles : *Ne passez pas votre vie dans les festins et l'ivrognerie, ni dans la débauche et l'impureté, ni dans un esprit d'avarice et de contention ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous de satisfaire les désirs déréglés de la chair.* [Rom. XIII ; 18.] Il n'eut pas plus tôt achevé la lecture de ce verset, qu'un rayon de lumière vint rétablir le calme dans son cœur et dissiper tous les nuages qui causaient ses doutes.

Dans une autre circonstance, il crut entendre une voix qui lui criait du haut du ciel : « *Je suis la viande des forts et des hommes faits : croissez et vous vous nourrirez de moi ; mais vous ne me changerez pas en vous comme il arrive aux aliments dont votre corps se nourrit, ce sera vous qui serez changé en moi.* » [Confessions I, 7 c. 13, 14, 16.]

2° Un jour que sainte Thérèse fut longtemps en oraison, elle commença l'hymne *Veni Creator*, et pendant qu'elle la disait, son âme fut saisie d'un ravissement si subit qu'elle en perdit presque la connaissance. Elle entendit alors ces paroles : « *Je veux désormais que vous ne conversiez plus avec les hommes, mais seulement avec les anges.* »

Au reste, ce ne fut pas la seule fois qu'elle éprouva ces sortes d'extases et qu'elle entendit cette voix intérieure. Instruite par une longue expérience, elle assure, dans le vingt-cinquième chapitre de sa vie, que ce sont des paroles fort distinctes, qui ne s'entendent pas à la vérité des oreilles du

(1) C'est de l'ouvrage : *Vie des Pères, des Saints*, etc., par l'abbé GODESCARD, que nous avons extrait ces apparitions, ainsi que les trois exemples de voix mystiques, que nous allons donner à nos lecteurs.

corps, mais que l'âme entend très bien, et même plus distinctement qu'elle ne pourrait les entendre par l'entremise des sens.

Sainte Thérèse pensait qu'il était possible que le démon la trompât, et près de deux années se passèrent ainsi sans qu'elle pût trouver la moindre consolation. Un jour que ses frayeurs avaient été plus vives pendant quatre ou cinq heures de suite, et que retirée toute seule dans un oratoire, le cœur rempli d'amertume et d'ennui, elle avait été en proie aux appréhensions de mille sortes de périls, une voix se fit entendre, qui dissipa dans un instant toutes ses peines : « *Ma fille, dit cette voix, n'ayez point de peur ; c'est moi, je ne vous abandonnerai pas ; ne craignez rien.* »

3° Un jour que saint François d'Assise priait dans l'église de Saint-Damien, située hors des murs d'Assise, il lui sembla entendre une voix qui sortait du crucifix devant lequel il était prosterné et qui lui répéta par trois fois : « *Va, François et répare ma maison que tu vois tomber en ruines.* » Il prit ces paroles à la lettre et crut qu'il lui était ordonné de réparer l'église de Saint-Damien, laquelle était en très mauvais état.

Nous pouvons dire, sans crainte d'être démenti, que ces voix sont aussi anciennes que le monde et que partout où il y a des êtres spirituels « *incarnés et désincarnés* », ces voix ont été réellement entendues, le plus souvent d'une façon *très distincte*.

La sublime et héroïque Jeanne d'Arc faisant allusion à *ces voix* (des anges et des saints) qui lui confiaient la mission d'après l'ordre du Roi du ciel, de sauver la France dit : « ... J'entendis la voix à droite du côté de l'église, je vis en même temps une apparition entourée d'une grande clarté. Elle avait l'extérieur d'un homme très bon et très vertueux ; elle portait des ailes et était environnée de tous côtés de beaucoup de lumière et accompagnée des anges du ciel... C'était l'archange Michel.

Il me parut avoir une voix très respectable... Ce fut seulement après avoir entendu cette voix trois fois que je la reconnus pour la sienne.

Il m'enseigna et me montra tant de choses qu'enfin je crus fermement que c'était lui.

L'ange me disait qu'avant tout, je devais être une bonne enfant, me bien conduire et aller souvent à l'église et que Dieu me soutiendrait...

Il me dit aussi que sainte Catherine et sainte Marguerite viendraient vers moi... Ces saintes m'apparurent ensuite comme l'ange l'avait prédit. Elles m'ordonnèrent d'aller trouver le roi Charles VII, après quoi je ferais lever le siège d'Orléans..... « *Va en toute confiance, ajoutèrent-elles, et quand tu seras devant ton Roi, il se fera un beau signe pour qu'il croie à ta mission et te fasse bon accueil.* »

Elles m'ont dirigé pendant sept ans et m'ont prêté leur appui dans tous

mes embarras et mes travaux, et maintenant, il ne se passe pas de jour qu'elles ne me visitent..... Jamais je n'ai remarqué une seule contradiction dans leurs discours, je sais bien les distinguer l'une de l'autre, je les reconnais aux sons de leur voix et à leur salut, car elles se nomment elles-mêmes quand elles commencent à me parler.

Je comprends très bien ce qu'elles disent; elles ont une voix douce, modeste et agréable, et elles parlent d'une manière très digne une bonne langue française.

Je voudrais que tout le monde les entendit aussi distinctement que moi. Avant et après la prise d'Orléans, elles m'ont appelée plusieurs fois *Jeanne la Pucelle et fille de Dieu*.

Elles viennent souvent sans que je les appelle, et quand elles tardent à paraître, je prie Notre-Seigneur de me les envoyer. Je n'ai jamais en besoin d'elles sans qu'elles soient venues...

Quand saint Michel et les anges se séparaient de moi, je baisais aussi la terre où ils s'étaient tenus et je m'inclinais devant eux.

J'ai embrassé avec mes bras sainte Marguerite et sainte Catherine; j'entends à présent leurs voix tous les jours, et j'en ai grand besoin; car, sans leur secours, je serais déjà morte.

C'est ainsi que Jeanne racontait, en toute simplicité, devant ses juges, les origines de sa mission toute providentielle, et jusqu'au milieu des flammes elle ne cessa d'entendre les voix qui la soutenaient :

« *Mes voix*, s'écriait-elle, *encore mes voix!* » et d'affirmer que Dieu seul l'avait envoyée pour venir en aide au « pauvre royaume de France ».

En présence de tels faits si beaux, si éclatants et prouvant d'une façon si manifeste, non seulement l'existence de Dieu, mais aussi celle d'êtres innombrables ou « *Esprits* » peuplant l'immensité des mondes, comment, ô faibles mortels que nous sommes! ne pas nous courber profondément, tout en reconnaissant la toute-puissance, la sagesse et la bonté infinies de l'Être Suprême qui, non satisfait de nous avoir tous tirés du néant, a bien daigné encore nous permettre (dans de certaines conditions) d'entrer en relations avec les habitants des mondes invisibles, par de multiples manifestations plus étranges les unes que les autres, et dont il nous sera donné un jour, peut-être, la clef complète.

D^r GASTON DE MESSIMY.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Le capitaine d'infanterie de marine, M. Emilien Boule, est décédé le 22 août dernier, à Paris; ses camarades de Saint-Cyr, M. le comte de Millé-

ville qui les représentait, et quelques officiers de sa promotion, lui ont rendu les derniers devoirs ; l'ami intime du capitaine, M. Cabassut, l'a précédé de quelques jours dans la tombe et dans l'éternité, car tous les deux étaient immortalistes et spirites éclairés.

Le capitaine, homme loyal et franc, était médium, et grâce à lui, à Hanoï, le gouverneur général s'occupa de spiritisme et devint lui-même un écrivain et un typtologue souple qui servit d'intermédiaire aux entités d'outre-tombe ; obligé de quitter l'armée à la suite d'accès de fièvres paludéennes qui ne lui laissaient pas un instant de répit, le capitaine Boulle se retira dans sa famille, puis à Paris, où le mal l'a terrassé, à l'âge de 54 ans.

Conservons le meilleur souvenir de ce brave soldat, de ce spirite convaincu qui sut défendre notre cause avec chaleur, avec désintéressement ; au seuil de cette existence, son ami Cabassut et l'ancien gouverneur du Tonkin l'ont reçu, pour l'aider à se dégager et entrer librement dans le domaine des Esprits qui savent, qui ont acquis la science de nos devenir.

M^{me} Alexandrine Delanne s'est dégagée de la matière à l'âge de 63 ans, le 25 août dernier.

Spirite de la première heure, M^{me} Delanne fut toujours un serviteur convaincu de notre philosophie, un médium trop connu pour rappeler le bien qu'elle a pu faire à l'aide de sa faculté ; chacun l'a présente à la mémoire.

Les aînés s'en vont peu à peu, après une vie militante et de longues luttes, souvent amères ; respect aux anciens défenseurs de la cause philosophique par excellence.

A tous les siens, époux, fils et frères, notre sympathie.

DÉCÈS DE M^{me} ANTOINETTE BOURDIN

CHERS M. ET M^{me} LEYMARIE.

Bel-Abbès, le 17 septembre 1894.

Notre bonne mère, Antoinette Bourdin, est décédée le 8 septembre, à 3 heures du soir.

Les soucis et les tracasseries de cette semaine vous expliquent notre retard à vous écrire ; nous n'avons pas voulu, en effet, envoyer une simple lettre de faire-part à qui l'a si bien connue.

C'est à la suite d'une longue agonie et d'une cruelle maladie de près de quatre années, pendant lesquelles elle n'a laissé échapper aucune plainte ; elle a tout supporté avec le courage que vous lui connaissiez, avec l'espoir de l'avenir, qui constituait sa force.

Jusqu'au dernier moment, elle a montré la confiance qu'elle avait en l'*au-delà* ! Elle a mis tous ses soins à éviter la moindre fatigue à son entourage, et elle s'est désincarnée comme elle a vécu, en faisant le bien.

Sa fille, ses petits-enfants, son gendre vieux spirite, en vous annonçant cette désincarnation, vous prient d'y prendre part et d'en donner connaissance aux nombreux amis de M^{me} Antoinette Bourdin.

Demandez une bonne pensée de nos frères et de nos sœurs spirites pour la désincarnée ; sur la terre elle travaillait au bien de la doctrine ; dans l'erraticité, elle sera mieux placée pour la faire progresser.

Tous nos souhaits de bonheur et de prospérité pour vous et votre famille.

ERNEST BLOT.

Les spirites de 1858 se désincarnent ; bientôt les contemporains d'Allan-Kardec auront tous été le rejoindre ; donnons notre meilleure pensée à ces vaillants de la première heure, qui ont si péniblement frayé la voie aux générations futures.

Excellent médium, Antoinette Bourdin dicta au prince Gortschakoff le volume de la Médiumnité au verre d'eau ; puis, tour à tour : Les deux Sœurs. — Entre deux Globes. — Cosmogonie des fluides. — Souvenirs de la folie. — La Consolée. — Les Esprits professeurs. — Pour les Enfants.

Ces huit œuvres se trouvent à la Librairie spirite ; elles contiennent tout ce que ce bon esprit de notre sœur Antoinette rêvait pour l'avenir humain et ses progrès.

Brave et bienfaisante dame, âme distinguée, penseur bienveillant, au seuil de cette vie tu as dû trouver tous tes amis désincarnés, M. et M^{me} Allan-Kardec, le Dr Denis Goulin, le président Jaubert, la fille, Lieutaud, tous ceux qui te connurent, t'estimèrent et surent t'aimer ; au nom des anciens, salut courageuse âme ; au nom des nouveaux et des aînés, que ton nom soit béni et vénéré.

Souvenir bienveillant à M. et M^{me} Ernest Blot, ces spirites convaincus.

BIBLIOGRAPHIE

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE illustré, publié par Flammarion.

Les 29^e et 30^e série, qui viennent de paraître, commencent par des grands articles sur les mots chaleurs et sur le charbon de bois, de terre, de tourbe, charbon pour usages électriques et pharmaceutiques, etc. Les maladies charbonneuses chez l'homme et chez les animaux y sont particulièrement étudiées avec les traitements en usage depuis les découvertes de Pasteur.

Viennent ensuite des définitions instructives, notamment celles des mots : Charge, Charger si usités; Charpente, avec une étude sur l'art du charpentier; Charrue, son invention, ses formes successives dans les divers pays avec figures; Chasse, la législation ancienne et la législation actuelle sur la matière; Chat, le chat domestique, le chat sauvage et ses variétés, avec figures; Château, les anciens châteaux forts au point de vue archéologique et architectural, les onze parties caractéristiques dans un château du moyen âge, etc., nombreuses gravures; Chaudière, chaudières à vapeur primitives et actuelles, explosions et causes, chaudières industrielles, de locomotives et chaudières marines, avec figures, etc., etc.

Prix de chaque série cinquante centimes franco (en timbres-poste).

L'HYGIÈNE DES CHANTEURS (3 fr. 50)

Il fut un temps, déjà loin, où l'on se passionnait pour la musique autant, sinon plus, qu'on le fait aujourd'hui pour le socialisme, et ce, du haut en bas de l'échelle sociale.

Sans rappeler la querelle des Glukistes et des Piccinistes, on sait qu'au siècle dernier les savants *di primo cartello* ne dédaignaient pas d'écrire sur la théorie de la musique et même de composer à leurs moments perdus.

J.-J. Rousseau, d'Alembert, Diderot, Estève (de Montpellier), Euler, Lagrange, etc., etc., ont pris part, chacun en son genre, à ce mouvement d'idées.

Il n'y avait point alors de conservatoire national, chargé de maintenir les bonnes traditions et de faire progresser l'art et la science. C'est peut-être pour cela que tout le monde y mettait la main et apportait sa pierre à l'édifice.

Encore dans la première moitié de notre siècle, le culte *actif* de la musique était très répandu; on voyait des savants de tous rangs, des anciens polytechniciens, se livrer plus ou moins exclusivement au perfectionnement de la science musicale. C'était le temps de la musique en chiffres, des sociétés chorales et instrumentales.

Le Conservatoire existait, mais il n'avait pas encore eu le temps de produire ses effets et de rebuter le public de l'étude libérale et désintéressée du chant, des instruments et de la théorie. On inventait encore de nouveaux instruments et l'on perfectionnait les anciens.

Aujourd'hui il n'en est plus de même. Le calme le plus plat règne sur l'art musical. Il y a encore quelques mélomanes, mais ils sont peu nombreux et ils ne jouent qu'un rôle *passif*; ils ignorent généralement les principes théoriques et pratiques de l'art, et s'ils prennent parti pour ou contre

Wagner, c'est pour faire du genre ou par esprit d'imitation et non par raison et discernement.

En dehors du Conservatoire, personne ne publie plus de traités sur la musique, comme l'ont fait jadis Descartes, J.-J. Rousseau, d'Alembert et tant d'autres. A quoi bon? Ils ne seraient pas lus par les professeurs du Conservatoire, qui se croient omniscients; encore moins par le public qui s'en repose aveuglement sur le Conservatoire et l'Académie nationale de musique du soin de pourvoir aux progrès de l'art.

Quant aux ouvrages publiés de plus en plus rarement par les professeurs de métier, ils sont plus ou moins mal copiés sur ceux de leurs prédécesseurs; jamais on n'y rencontre une idée nouvelle et géniale. En revanche, on y trouve souvent faussés, travestis ou même renversés, les principes les plus naturels et les mieux établis.

C'est donc presque un événement aujourd'hui, lorsqu'il paraît un ouvrage d'un auteur indépendant sur l'art musical — événement pour un public très restreint, — et c'est un de ces événements qui est arrivé récemment.

M. Habay vient de mettre au jour une *Méthode synthétique du chant et de la parole avec préface et conseils d'hygiène thérapeutique* par Paul de Réglà (Dr Desjardin), à l'usage des chanteurs, des acteurs, des avocats, des conférenciers, en un mot de tous ceux qui usent de leur voix d'une manière quelconque.

Nous ne dirons rien de la *Méthode* de M. Habay, parce qu'elle s'écarte du cadre de ce journal. Nous nous bornerons aux *Conseils d'hygiène* du Dr Desjardin, qui intéressent tout le monde à divers degrés.

Il résulterait des critiques qu'adresse M. Desjardin aux méthodes de phonation usitées au Conservatoire que la première chose à faire pour l'artiste qui veut former sa voix ou seulement la conserver, serait de fuir le Conservatoire comme la peste.

Les professeurs de cet établissement ont divisé les voix en plusieurs tranches qu'ils appellent : voix de tête, voix de gorge, voix de poitrine, « pour arriver bientôt, Dieu me pardonne! à la voix abdominale ».

Nous avons la danse du ventre; pourquoi n'aurions-nous pas le chant du ventre? On reproche au Conservatoire de ne rien faire pour le progrès de l'art : ce sera un premier pas, et une fois lancé, rien n'empêchera d'arriver jusqu'au chant des talons.

Chaque élève étant supposé (plus ou moins gratuitement) doué de l'une des susdites voix, on ne l'exerce que dans l'étendue attribuée tout aussi gratuitement à cette voix.

Ce genre d'exercice aboutit ordinairement, dit M. Desjardin, à fausser et à casser les voix, à engendrer le chevrottement et ces efforts thoracico-abdo-

minaux « qui font de chacun de nos forts ténors, de nos contralti et de nos sopranis, autant de gymnasiarques à ficelles ».

Le fait est que je n'ai jamais rencontré de chanteurs et surtout de chanteuses ayant ce qu'on appelle des « trous » dans la voix, qui ne sortissent du Conservatoire.

La nature ne crée point cette sorte de phénomène, et il s'explique très physiologiquement par ce fait que la voix n'est exercée que dans une de ses parties, au lieu de l'être dans toute son étendue.

MM. Desjardin et Habay veulent que l'on exerce la voix dans toute son étendue, nous sommes de leur avis : la raison et l'expérience prouvent que les différents registres de la voix se renforcent mutuellement quand ils sont tous vivement exercés sans être surmenés.

La respiration et la phonation se tiennent, et il y a au Conservatoire différents modes de respirer correspondant aux diverses sortes de voix. Il va sans dire que M. Desjardin condamne également ces subtilités, pour ne pas dire ces absurdités physiologiques.

« La respiration, dit-il, doit toujours se faire normalement, sans fatigue, sans aucun excès, car tout effort, fait au profit d'une partie quelconque du thorax ou de l'abdomen, se produit au détriment des autres parties.

« On peut imiter la nature, mais on ne doit jamais la violenter ; or, vouloir respirer exclusivement du thorax, des clavicules ou de l'abdomen, c'est vouloir remplacer la grande manifestation de la loi générale de la respiration par des actes aussi capricieux que fantastiques, nuisibles également à la pureté, à la solidité de la voix et à l'état général de la santé. »

Nous n'entrerons pas dans le détail des *Conseils d'hygiène* relatifs à la phonation, à la respiration, à l'alimentation, au régime physique, moral et psychique, du chanteur, de l'acteur, de l'orateur, car nous ne pourrions et nous ne voudrions pas dispenser les intéressés de recourir à la source même.

Signalons seulement une recommandation importante de M. Desjardin, sur laquelle nous reviendrons peut-être dans une autre occasion, et qui consiste à s'exercer à respirer longuement, sans précipitation, quand on marche, quand on monte des escaliers.

La respiration est susceptible d'un très grand développement, dont nous n'avons presque pas l'idée en Occident, ce qui est pourtant d'une utilité considérable dans beaucoup de circonstances.

On me dira sans doute : si le Conservatoire national de musique et de déclamation ne fait que fausser et casser les voix à quoi sert donc cette institution ?

Elle sert à consommer sa portion du budget ; à fournir aux théâtres

nationaux (subventionnés par l'Etat ou les villes) de mauvais acteurs et de mauvais chanteurs pour le plus grand ébahissement d'un très petit nombre de dilettantes désœuvrés : à attirer les provinciaux dans les villes et à leur faire désertier la terre, mère nourricière de toutes les sociétés.

Pauvre ignorant et barbare que vous êtes ! diront à leur tour certains mélomanes, qui connaissent la musique comme M. Jourdain connaissait la rhétorique : vous ne voyez donc pas que sans le Conservatoire national de musique et de déclamations, sans l'Académie non moins nationale de musique, vulgairement appelée « la grande Opéra », sans les autres théâtres tout aussi nationaux, ou pour le moins municipaux, la musique et le théâtre tomberaient en décadence, et nous retournerions à l'état de barbarie d'où nous sommes à peine sortis.

Est-il bien sûr, répondrai-je, que la protection, les encouragements, la direction de l'Etat soient nécessaires au progrès du théâtre et de la musique ? A-t-on attendu l'intervention du gouvernement pour cultiver les beaux arts ?

Il y aurait là une importante question d'hygiène morale et esthétique à creuser. Je ne la traiterai pas pour le moment, cet article est déjà trop long. Je veux cependant citer un fait qui prouve démonstrativement qu'aux temps que nous considérons comme barbares, et où il n'y avait ni conservatoires ni théâtres subventionnés, la musique n'était pas si mal cultivée qu'on le croit ordinairement.

Dans la *Revue des Deux mondes* du 15 décembre dernier, M. Jusserand rapporte les paroles suivantes d'un abbé de Rievaulx en Angleterre, au XII^e siècle :

« On rencontre dans les églises des chanteurs qui, les joues gonflées, font entendre des bruits de tonnerre, puis murmurent, susurrent, laissent expirer leur voix, gardent la bouche ouverte et se flattent d'imiter ainsi l'agonie ou l'extase des martyrs. Par moment on croirait entendre des hennissements de chevaux : puis ils transforment leurs voix de telle manière qu'on dirait des voix de femmes.

Avec cela tout leur corps se trémousse en gestes d'istrions ; leurs lèvres, leurs épaules, leurs mains prennent des expressions ou des poses adaptées aux paroles. Le vulgaire rempli de stupeur et d'admiration, à la vue de ces gesticulations désordonnées, finit par éclater de rire ; il semble qu'il soit au théâtre et non pas à l'église, et qu'il ait seulement à regarder, non à prier. »

Ce fragment, et surtout les dernières paroles, donnent une idée de ce qu'étaient la musique et le théâtre au XII^e siècle, alors que le gouvernement

ne les subventionnait pas, par la raison majeure qu'il était dans l'impossibilité de le faire.

On trouvera peut-être que tout n'était pas du meilleur goût, — des joues gonflées, par exemple, — chez les chanteurs de cette époque ; mais il faut tenir compte de la malveillance évidente de l'abbé ; et, au surplus, nos chanteurs font-ils mieux ? Ne trouverait-on pas autant à critiquer dans leurs gestes et leurs manières ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que les chanteurs et les acteurs du moyen âge satisfaisaient leurs spectateurs, au moins aussi bien que les nôtres nous contentent ; et qu'ils n'avaient pas besoin, comme ceux-ci, des subventions de l'Etat.

L'intervention de l'Etat en pareille matière ne paraît donc pas nécessaire, du moins son utilité n'est pas démontrée, et il ne serait pas hors de propos de le démontrer, si possible, en un temps où il devient si difficile de boucler le budget et de continuer à plumer la poule sans la faire jouer de la dynamite.

Il n'y a pas de petites économies quand on est réduit à la dernière extrémité. D'ailleurs, les théâtres subventionnés, en perdant leurs privilèges, perdraient aussi les charges qui les accompagnent, et ils pourraient bien gagner au change (1).

ROUXEL.

N. D. L. R. — Notre collaborateur est trop pessimiste ; dernièrement, nous assistions à l'Opéra, à une représentation de *Faust* de Gounod, admirablement rendue au point de vue du chant et de l'art ; il y avait là, quatre grands artistes sortis du Conservatoire national de musique, qui remplissaient toutes les conditions désirables de chanteurs consommés ; la mise en scène et les décors étaient à l'unisson. Nous félicitons M. Gailhard pour cette représentation artistique de premier ordre.

Il est certes bon de critiquer, mais notre ami Rouxel, l'opposé d'un optimiste, n'y va point de main morte lorsqu'il a cette conviction qu'il attaque des abus.

J'étais à cette représentation, avec mon honorable ami, M. Boulanger professeur au Conservatoire et sa toute gracieuse jeune dame, cantatrice de premier ordre ; nous avons admiré ces vaillants artistes, l'orchestre impeccable, les décors admirables, les danses si bien ordonnées et exécutées, ce qui prouve que le Conservatoire, et l'Académie nationale, peuvent seuls être la source d'un ensemble aussi parfait, que nulle part on ne peut trouver.

(1) M. Desjardin (de Régla), est l'auteur de la *Vie de Jésus*, œuvre de premier ordre qu'on doit lire : prix 8 fr.

Notre vieil ami M. Pedro Gailhard, directeur de l'Opéra, est un homme de haute valeur avec lequel l'Académie de musique prospère et donne la plus grande somme artistique désirable pour les véritables amateurs d'art et de chant.

ETUDES PSYCHIQUES. — ESSAI DE SPIRITISME SCIENTIFIQUE. — M. D. Metzger, le professeur bien connu par les spirites, a fait à Genève une série de conférences à la Société d'études psychiques, il a réuni ces conférences en un volume qui porte le titre ci-dessus, dont la librairie spirite a un dépôt. 455 pages, prix : 2 fr. 50.

L'auteur y examine les causes possibles des phénomènes spirites, passe en revue les causes qui agissent sur nous et en nous, les causes extérieures et les causes intérieures.

Il étudie ensuite les sens, instruments à l'aide desquels nous connaissons ; il marque leur différence d'acuité d'un homme à l'autre ; il cherche à expliquer et faire comprendre ce qu'est l'hallucination pour la réduire à sa juste valeur, pour briser cette arme, entre les mains de ceux qui s'en servent à tort et à travers.

M. Metzger traite des phénomènes spontanés si fréquents : apparitions, pressentiments, rêves, dédoublements, etc.

Après avoir examiné cette catégorie de faits, il passe en revue les diverses médiumnités, discute les faits, indique ceux qui s'expliquent sans les esprits, et ceux qui nécessitent leur intervention ; il met en garde contre la fraude, l'auto-suggestion, les suggestions étrangères, les hallucinations, les illusions ; il dégage autant que possible le spiritisme des faits qui n'ont rien de spirite, ou ne nécessitent pas l'action du monde spirituel, pour ne lui laisser que les faits dont la nature intellectuelle ou physique extraordinaire, peut impressionner les chercheurs sérieux et réfléchis.

M. D. Metzger termine son volume intéressant et instructif, par un abrégé de la philosophie spirite.

ESPRIT ANCIEN — ESPRIT NOUVEAU

par PAUL GRENDEL.

Tel est le titre d'une œuvre nouvelle d'un vulgarisateur et fécond écrivain spirite : Paul Grendel, auteur des romans attrayants : *Rifa*, *Blâtie*. *Une heure d'oubli*, etc. La brochure que nous offre l'auteur, est une tentative hardie de rénovation morale par le Spiritisme, sans ambage circonlocution, il va droit au but :

Sus à l'hypocrisie, à la Société égoïste, à la morale négative et aux religions caduques.

Les hommes de science, dans tous les pays du monde, ont pu constater, vérifier, expérimenter les phénomènes du Spiritisme ; leurs livres attestent

l'élucidation des médiumnités diverses, la communication d'outre-vie et la philosophie morale qui s'en dégage.

Le temps de la curiosité est passé, bien que l'apparition et la photographie des esprits, les mouvements d'objets sans contact, etc., etc., soient curieux à un haut degré ; l'auteur, qui a vu *tous* les phénomènes, prétend qu'il ne garde d'impression durable que des enseignements rationnels des esprits.

Le livre de Paul Grendel a un style vigoureux, une largeur de vues qui porte à réfléchir et fera un bien immense à la cause.

Esprit ancien et Esprit nouveau doit être lu et relu ; nous prions nos amis de faire connaître ce livre, si intéressant pour qui s'occupe de l'occulte et de la lutte pour les idées larges et fécondes.

M. Segundo, ancien masseur et médium, 72, rue Condorcet, reçoit de une heure à quatre, il se rend aux rendez-vous qu'on lui donne.

Croyant que celui qui connaît une vérité et ne l'enseigne pas commet une vilaine action, il veut mettre au service de tous sa faculté naturelle, qui lui permet de diagnostiquer le siège du mal, sans l'auscultation qui moleste le malade ; il obtient ainsi des démonstrations mathématiques.

Ce fait ne peut étonner les partisans éclairés de la cause, car si un esprit voit l'intérieur de notre organisme comme dans un livre ouvert, il peut nous en révéler les désordres anatomiques.

Simple intermédiaire des esprits, dit-il, dans certains cas la communication peut lui faire défaut, mais, avec un disciple sérieux et consciencieux (et il croit l'être), un chercheur de bonne foi, les résultats sont presque toujours satisfaisants.

Les cours de l'*Ecole pratique de magnétisme*, qui ont eu l'année dernière un si retentissant succès, s'ouvriront cette année le 9 octobre.

Ceux qui désirent suivre ces cours, pour obtenir le diplôme, doivent se faire inscrire à la Société magnétique de France, 23, rue Saint-Merri.

La fondation du THÉÂTRE DES MODERNES, dont on a parlé à différentes reprises cet hiver, est achevée aujourd'hui. L'ouverture aura lieu du 1^{er} au 15 novembre. La saison se composera de cinq représentations d'œuvres inédites et de cinq conférences d'un genre absolument nouveau. De chaque représentation d'abonnements, il sera donné une série de représentations publiques. Au THÉÂTRE DES MODERNES seront adjoints des cours de déclamation et de chant, faits par des artistes des principaux théâtres de Paris. Ces cours, sous le nom de CONSERVATOIRE LIBRE DES MODERNES, seront dirigés par M. Prad, de l'Odéon. Le secrétariat général est confié à notre confrère du *Journal*, Georges Bans. Notre confrère Emile Straus, du *Paris-Joyeux*, est nommé archiviste. S'adresser pour abonnements, manuscrits, engagements, à M. LÉONARD RIVIÈRE, directeur, 32, rue Levert, ou à la rédaction de la REVUE MODERNE, 15 bis, boulevard Saint-Denis, le vendredi de 3 heures à 6 heures.

Le Gérant : H. JOLY.